

LE MONDE ILLUSTRÉ

JOURNAL HEBDOMADAIRE



ABONNEMENTS POUR PARIS ET LES DÉPARTEMENTS

Un an, 21 francs; — Six mois, 11 francs; — Trois mois, 6 francs.
Le numéro : 35 c. à Paris — 40 c. dans les gares de chemins de fer.
Tout numéro demandé quatre semaines après son apparition sera vendu 40 c.
Le volume semestriel : 11 fr. broché. — 16 fr. relié et doré sur tranche.
LA COLLECTION DES 26 VOLUMES : 281 FRANCS.

M. PAUL DALLOZ, directeur.

BUREAUX DE VENTE ET D'ABONNEMENT

9, RUE DROUOT, ou 13, QUAI VOLTAIRE

14^e Année. N^o 714. — 17 Déc. 1870

DIRECTION ET ADMINISTRATION

13, QUAI VOLTAIRE

Toute demande d'abonnement doit être accompagnée d'un bon sur Paris ou sur la poste, toute demande de numéro à laquelle ne sera pas joint le montant en timbres-poste, sera considérée comme non avenue. — Toute réclamation, toute demande de changement d'adresse doit être accompagnée d'une bande imprimée. — On ne répond pas des manuscrits envoyés.

M. BOURDILLIAT, administrateur.

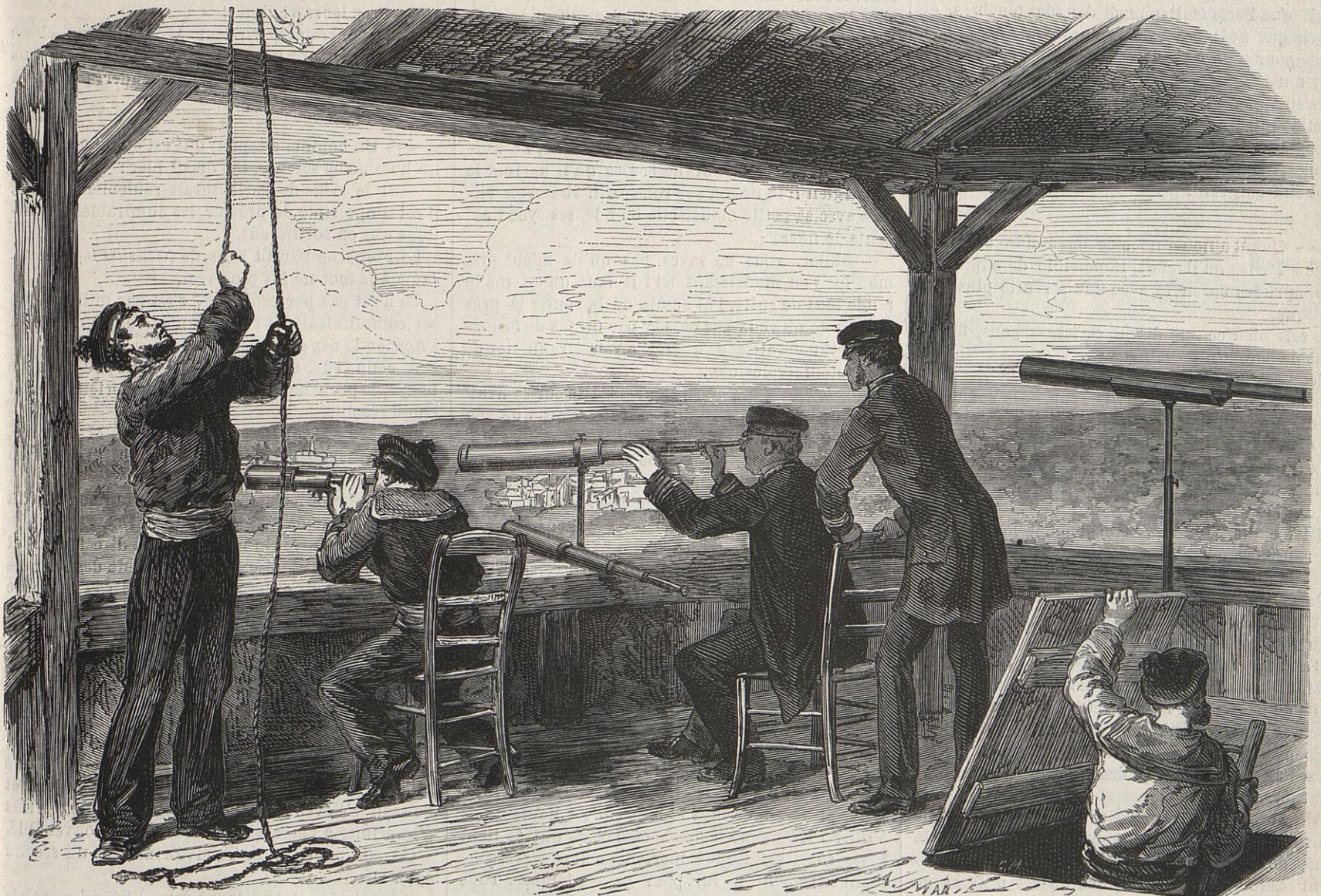
SOMMAIRE

TEXTE : Courrier de Paris, par Pierre Véron. — Le Bulletin de la guerre. — Némésis, par Paul de Saint-Victor. — Le général Renault. — Le vice-amiral Saisset. — Les Mémoires de la République, par Lorédan Larchey. —

Théâtres, par Charles Monselet. — Chronique musicale, par Albert de Lasalle. — Le commandant Franchetti. — Le général Ladreit de Lacharrière. — Rébus.

GRAVURES : Le vice-amiral Saisset dirigeant l'occupation définitive du plateau d'Avron. — Aspect du quai des Tournelles. — Les nouvelles machines de guerre. —

Aspect de la porte d'Italie. — Les parlementaires et les frères de la doctrine chrétienne sur la route de Champigny. — Atelier de constructions des ponts de bateaux. — Le général Renault. — Le plateau d'Avron et les positions qu'il domine. — Tentative d'attaque des Prussiens. — Le général Ladreit de Lacharrière. — Le commandant Franchetti. — Echecs.



LA DÉFENSE. — L'amiral Saisset dirigeant, de son observatoire du fort de Noisy-le-Sec, l'occupation définitive du plateau d'Avron. — (Croquis de M. H. de Montaut.)

COURRIER DE PARIS

Nous y voilà.

Nous sommes décidément arrivés à ce qu'on pourrait appeler la période aiguë du siège. Je doute toutefois que cette acuité-là réponde exactement à l'idéal que s'étaient fait d'avance MM. les Prussiens.

La lettre du général Trochu relative à l'échange des prisonniers saxons constatait qu'en retournant au camp ennemi ils ne pourraient que rendre hommage à l'esprit d'intrépidité qui anime la population parisienne.

Nous sommes en mesure d'ajouter que les déclarations des officiers saxons ont dû, sur une foule d'autres points, produire au quartier général de ce bon M. de Moltke une impression inattendue.

En effet, les journées passées à Paris par ces messieurs furent pour eux la source de perpétuelles surprises dont le récit nous a été fait par une des personnes chargées de les accompagner.

Quand on demanda, le matin, à l'un d'eux, s'il désirait qu'on allumât du feu dans sa chambre :

— Comment, du feu! s'écria-t-il, vous voulez rire, nous savons fort bien qu'il n'y a plus ni bois ni charbon à Paris.

Premier ébahissement.

On lui propose de déjeuner.

— Déjeuner! vous voulez dire du pain noir et un verre d'eau, car c'est là le régime du Parisien depuis quinze jours.

Second ébahissement.

Il sort; on passe devant une place de fiacres :

— Est-il possible! vos fiacres marchent encore! Vous n'avez donc pas mangé tous vos chevaux? On nous avait pourtant affirmé...

La nuit tombe. On commence à allumer les becs de gaz.

— Encore du gaz! Le *Moniteur de Seine-et-Oise* assurait que Paris était plongé dans les ténèbres, et que chaque nuit des bandes de voleurs en profitaient pour piller et assassiner.

Et ainsi de suite. La stupéfaction de nos prisonniers suivait un *crescendo* continu.

Cette stupéfaction, ils en ont reporté là-bas les échos, et probablement la confiance des armées allemandes, déjà singulièrement ébranlée, n'ira point en se raffermissant.

Quant à nous, nous devons rendre cet hommage à Paris, qu'il était impossible de supporter de plus rudes épreuves avec une sérénité plus patriotique.

Je sais bien ce que disent certaines gens, fabricants de paradoxes à la journée.

Écoutez-les :

— Peuh! la belle affaire! On parle des souffrances du siège. En quoi a-t-on souffert? On a mangé du cheval; mais le cheval est un régal exquis, et ceux qui nous apitoient jadis sur les populations réduites à cette nourriture ont escroqué notre sensibilité. On a mangé du chien! mais le chien est délicieux aussi. Succulent également le rat farci! En résumé, on vit très-confortablement, et il n'y a pas de quoi se vanter.

Ce thème, sur lequel nombre de virtuoses exécutent en société des variations plus ou moins brillantes, est aussi bête qu'injuste.

D'abord, parce que les gens qui bavardent ainsi ont tous la bourse garnie, et ne se donnent pas la peine de penser aux malheureux qui ne peuvent se procurer ni cheval, ni chien, ni rat.

Ensuite, parce qu'à côté de ces privations physiques, Paris a à supporter des malheurs bien autrement terribles.

Ah! vous trouvez, messieurs les sceptiques, que nous ne souffrons pas assez! Mais avez-vous pris la peine de songer seulement à ce qu'il y a de vraiment héroïque dans l'attitude de ces milliers de négociants qui, complètement ruinés par la guerre, ne pensent même pas à leurs désastres privés et ne font pas entendre une seule plainte?

Le travail de Paris interrompu pendant trois mois, ce sont cinq ou six milliards de perdus.

Personne ne s'en préoccupe.

Les boutiques sont fermées, les ateliers sont déserts, personne ne bronche. Le fusil sur l'épaule, on va gaiement à l'exercice. Fais ce que dois, advienne que pourra!

En vérité, je vous le dis, cela est admirable, messieurs les plaisantins, et Paris a bien mérité de la patrie.

Pour le surplus, s'il vous faut des horreurs matérielles, prenez votre courage à deux mains, et, pour trouver ce que vous souhaitez, allez-vous-en visiter nos ambulances.

Il faut vraiment avoir ceint son cœur du triple airain dont parle le poète pour affronter le spectacle des douleurs qui attendent le regard dans ces asiles de la souffrance.

Mais l'hésitation même n'est pas possible quand on sait qu'on a des consolations à porter. Nous entrons donc.

C'est vers les ambulances du quartier Saint-Antoine qu'était dirigée notre visite. Nous devons tout d'abord constater que partout nous avons trouvé la même émulation dans la charité, le même zèle patriotique. Infirmiers, femmes du monde, sœurs, médecins, internes, simples particuliers rivalisent à l'envi de soins et de sollicitude. Ce n'est pas tout, à la même heure que nous le général commandant le secteur parcourait toutes les salles, frappait à toutes les portes, accompagné d'un médecin en chef chargé de contrôler l'ensemble du service.

Les ambulances du quartier Saint-Antoine ont été naturellement les premières à se remplir, car elles étaient les plus voisines de l'action. Mercredi et vendredi la circulation était interrompue notamment dans la rue Picpus, où six maisons de santé, trois couvents et deux hospices ont offert un refuge à nos blessés et aux blessés ennemis.

Quels spectacles émouvants! Quel sombre défilé! C'est l'envers de la guerre dans toute son horreur. Il faut se hâter de le dire toutefois, si quelque chose peu reconforter, c'est le courage que montrent tous ces patients de l'héroïsme.

Dix, vingt, n'avaient qu'une seule et même préoccupation :

— Quand pourrons-nous retourner au feu?

L'un d'eux, un éclaireur du général Ducrot, dont la jambe avait été traversée par une balle, ne sentait même pas ses souffrances. Dès qu'il aperçut le chirurgien il se dressa sur son séant. Je le vois encore avec sa petite moustache blonde, ses yeux ardents de fièvre :

— Major, vous ne savez pas qu'ils m'ont pris mon fusil en me laissant ici! Il faut qu'on me le rende tout de suite, j'ai besoin de le sentir là près de moi. Je ne veux pas passer par un tas de formalités pour le rattraper quand je vais être en état de leur retomber dessus...

Plus loin, un brave artilleur dont la cuisse avait été fracassée n'avait qu'une crainte, c'est que son pays (il est d'Etampes) fût délivré avant qu'il fût debout pour y entrer avec nos armées victorieuses.

Plus loin encore un sergent-major de la ligne. Sur sa table de nuit un magnifique casque prussien pris à l'ennemi qui l'a frappé. On s'était abordé à la baïonnette, notre sergent tua son homme, mais non sans avoir reçu une blessure qui lui traversa l'aîne. Il eut la force de se traîner jusqu'au cadavre et de prendre le casque, qu'il tenait crispé sous son bras quand on le releva.

Tous les blessés conservent avec le même amour le projectile qui les a frappés. Tous le gardent, invariablement, dans le tiroir de leur table de nuit. On voit, quand ils le regardent, le désir de vengeance luire dans leurs yeux.

Une effroyable histoire, c'est celle d'un brave soldat du 125^m que j'ai trouvé à l'hôpital Rotschild. Il reçoit une balle dans le bras sur les hauteurs de Villiers. En même temps le camarade qui se tient à ses côtés est frappé mortellement et s'accroche instinctivement à lui pour ne pas tomber. Tous deux roulent dans une poudrière. Notre pauvre blessé s'enfonce deux côtes. Il y passe la nuit. Le lendemain quand on l'y découvre, la main du ca-

dravre se tient encore cramponnée à son uniforme, et l'on eut toutes les peines du monde à le délivrer de cette terrible étreinte.

On coudoie ainsi des drames par centaines lorsqu'on parcourt ces salles peuplées de gémissants.

Le hasard, dans l'une d'elles, a placé un Saxon et un mobile qui s'étaient mutuellement blessés dans une lutte corps à corps. Ils sont aujourd'hui les meilleurs amis du monde, et comme le mobile va beaucoup mieux, c'est lui qui, malgré toutes les recommandations, se lève par instants pour aller humecter la blessure de l'homme qu'il aurait été si heureux de tuer naguère.

A chaque pas dans les ambulances se présentent des cas qui déroutent les données scientifiques.

A Picpus, par exemple, vit en ce moment un soldat dont une balle a traversé le corps de part en part, en entrant par les reins et en sortant par le bas-ventre. Les intestins et le péritoine sont perforés, et il existe, il mange même.

Une blessure fort curieuse, c'est celle d'un tambour du 125^m. Une balle l'a frappé sur un bouton de son uniforme. La balle s'est amortie, mais le bouton s'est enfoncé dans le corps de deux ou trois centimètres.....

Nous n'en finirions pas avec ces énumérations contrastantes. Constatons plutôt, à l'honneur de la charité, l'égalité parfaite avec laquelle sont traités les officiers et les simples soldats dans nos ambulances. Plus de grade, plus de hiérarchie; ce sont des hommes, des hommes qui souffrent, et la science fait les mêmes efforts pour les sauver, pour adoucir leurs tortures, pour prévenir leurs désirs et leurs besoins.

Autre détail consolant. Grâce au froid de l'heure actuelle, les chances de réussite des opérations sont augmentées dans une proportion de cinquante pour cent.

Aussi sort-on d'une visite semblable avec une tristesse qui n'est pas le découragement.

Mais comme on souhaiterait que les princes qui déchainent de tels fléaux sur la pauvre humanité fussent enfermés là pendant quelques jours en tête-à-tête avec leurs victimes!

Ils ne pourraient, s'il leur reste quelque chose d'humain, braver une pareille confrontation sans rougir eux-mêmes et sans demander pardon à leurs peuples.

Un homme d'esprit, qui est en même temps un homme de science, me disait hier :

— Si le siège de Paris durait seulement un an, il est impossible de prévoir les admirables inventions qui en sortiraient.

La Fontaine parlait jadis de *Nécessités ingénieuses*. Jamais le mot ne fut plus vrai.

Ce n'est pas par centaines, c'est par milliers que les communications intéressantes sont envoyées à l'Académie des sciences.

A coup sûr, notamment, avec un peu plus de temps, le problème de la navigation aérienne serait chose résolue.

Aujourd'hui, un inventeur nouveau, M. Trouvé, dont nous ignorons la profession, vient d'entrer en ligne.

Il se présente avec un système absolument inédit qui ne procède d'aucune imitation.

M. Trouvé a voulu réaliser le vol directement et absolument. Il a présenté à l'Académie des sciences un petit oiseau miniature dont les ailes et la queue sont formées d'une étoffe soutenue par des lamelles métalliques. Les battements de l'aile sont produits par l'oscillation d'un tube à la Bourdon, sans aucun intermédiaire mécanique. La force motrice qui fait osciller le tube moteur est produite par les explosions successives d'une substance fulminante. A chaque détonation, très-rapidement renouvelée, le tube courbe vibre comme les branches d'une pincette violemment écartées; les ailes battent et l'oiseau s'élève. L'inclinaison de la queue permet d'imprimer à l'ascension une direction convenable.

Ce n'est pas tout. M. Trouvé a imaginé un second appareil.

Celui-là, décrit également dans l'*Officiel*, consiste en deux parachutes accolés, dont l'un est ouvert et l'autre fermé. Ces deux parachutes superposés sont

fixés aux extrémités d'un tube à gaine. Le second s'écarte du premier sous l'action d'une explosion, qui chasse en avant le tube intérieur, et progresse comme un projectile tout en bandant un ressort élastique qui le lie à son voisin. Au bout de la course, le parachute fermé s'ouvre et devient point fixe, tandis que le ressort tendu rappelle à lui, en le fermant, le parachute qui avait au départ servi de point d'appui. L'opération sans cesse renouvelée fait monter tout le système à chaque nouvelle explosion, et le maintient en l'air.

Toute l'innovation, comme on le voit, repose sur un principe particulier : l'application des forces détonantes comme forces motrices. Le voyageur aérien passant lui-même à l'état de projectile : voilà du neuf.

Imaginez-vous aussi quelle serait la stupéfaction de ces bons Prussiens, si nous nous mettions à fabriquer des pigeons artificiels qu'on lancerait dans une direction donnée, et qui défileraient le brouillard, le froid, et tout ce qui s'ensuit?...

~ A propos des ballons, on nous raconte un mot tout à fait héroïque qui aurait été dit par un des marins des équipages aériens. C'était au lendemain de la publication de l'ordre du jour prussien menaçant les aéronautes de les déferer à des cours martiales. Un homme se présente à la gare d'Orléans, demandant à parler à Godard :

— Je viens me faire inscrire comme volontaire pour partir dans les ballons; je suis ancien matelot.

— C'est fort bien, mon ami; mais savez-vous que l'ennemi est résolu à faire fusiller tous les aérostiers qu'il prendra?

— Parbleu! est-ce que je me serais dérangé sans ça?

C'est du sublime, les mains dans les poches.

~ Plusieurs journaux ont reproduit comme une pièce curieuse, quelques-uns même en l'accompagnant de commentaires admirables, une instruction médicale dont chaque soldat prussien serait porteur.

Nous avons parcouru ce document, et vraiment il nous a fait l'effet d'être rédigé par le docteur La Palisse.

On y recommande, entre autres choses ingénieuses, aux soldats, de ne pas se jeter dans l'eau froide quand ils sont en sueur. Quelle révélation!

Plus loin, on leur conseille de ne pas fumer dans la pipe d'un camarade. Ceci est un hommage rendu à la confiance que les Prussiens s'inspirent réciproquement. Passons!

Un troisième avis porte qu'ils doivent avoir soin de filtrer leur eau avec du charbon avant de la boire. Pourquoi ne pas tout de suite les inviter à porter sur leur dos une petite fontaine à l'instar de nos marchands de robinets? Ce serait d'un agréable coup d'œil dans le paysage.

Enfin, pour le bouquet, on leur recommande de ne pas boire les vins des pays auxquels ils ne sont point habitués.

Pour le coup, monsieur le rédacteur anonyme de la brochure, ceci est de la pure fatuité. Vous ne ferez croire à personne que vos soldats, accoutumés au vinaigre, qu'on baptise vin blanc chez vous, se trouveraient mal d'avoir dégusté notre pomard ou notre saint-julien.

Quoiqu'ils n'en aient pas l'habitude, ils ne se plaindraient pas du changement, je vous en réponds.

Au reste, vous vous chargez vous-même de vous démentir par la façon dont vous avez pillé les caves de la Champagne. Il paraît que malgré les brochures sanitaires, vous trouvez qu'il est avec la collique des accommodements.

~ Une intéressante chose, c'est l'essayage des nouveaux canons.

Je vous assure que jamais première représentation n'eut un attrait aussi puissant.

Songez, en effet, qu'il ne s'agit pas seulement d'une première, mais en même temps d'un obus. L'industrie privée avait été l'objet de tant d'attaques, d'ironies, quand elle a entrepris cette besogne si nouvelle pour elle!

Donc le canon est là.

On vient de l'amener au fort de Montrouge. Tout

brillant, il a l'air d'un jeune premier prêt à entrer en scène. On le place dans un bastion, on le charge.

Attention! une!... deux!...

C'est ici que se place la péripétie vraiment dramatique. La pièce, en effet, n'ayant jamais été tirée, et les alliages variant avec chaque fulminant, qui sait ce qui va se produire?

Peut-être le canon éclatera-t-il!

Et s'il éclate, les artilleurs, les ingénieurs, tous les assistants, en un mot, sont exposés à être frappés. Personne ne bouge cependant; chacun, au contraire, semble se rapprocher plus curieusement.

Trois!... L'obus part en sifflant. Encore un qui s'est vaillamment comporté.

Et l'on passe à un autre, toujours avec les mêmes risques et les mêmes incertitudes.

Un champ de bataille avant la lettre!

~ Il faut l'avoir vu pour le croire.

Heureux ceux dont l'inaltérable sérénité traverse nos heures agitées sans être ébranlés dans leurs petites habitudes.

Un monsieur se présente, pendant la bataille, à la porte de la Bibliothèque nationale :

— Que désirez-vous? fait le concierge.

— Pardon! je voudrais savoir quel jour s'ouvrira le cours de thibétain!!!

Le concierge n'a pas eu la force de répondre.

~ Tant pis pour les paresseux! Il va falloir qu'ils marchent, bon gré mal gré, et ce ne sera pas une des moindres étrangetés du siège de Paris que de voir nos rues presque veuves de fiacres et d'omnibus.

Il le fallait!

Quatorze cents chevaux des petites voitures ont déjà changé de destination et figuré sur nos tables sous forme de biftecks. Les omnibus, de leur côté, ont fourni à l'artillerie de nombreux appoints, sans compter ce qu'ils ont donné à la consommation.

D'où il résulte que les petites voitures ne mettent plus sur nos places que trois cents véhicules par jour; quant aux omnibus, leur service va être diminué de moitié.

Pauvres braves chevaux! j'en ai vu passer hier sur la place de l'Observatoire un convoi qui s'acheminait vers l'abattoir.

L'œil morne maintenant et la tête baissée,

on aurait véritablement dit qu'ils devinaient le sort qui leur était réservé.

Ils se retournaient par instants comme s'ils avaient eu envie de s'évader.

C'étaient précisément des chevaux de M. Ducoux. Et les regardant passer, je me rappelais qu'ils avaient été les compagnons de notre vie quotidienne, et que le hasard les avait mêlés à nos joies, à nos deuils, à nos promenades.

Tour à tour, ils avaient du même petit trot conduit les amoureux qui s'en allaient à la nuit rêver sous les ombrages du bois de Boulogne, remorqué les duellistes partant pour se couper la gorge, des parents menant à la mairie le nouveau-né, et l'héritier se rendant à l'enterrement de l'oncle Durand. Ils avaient aussi mené au chemin de fer le boursier en mal de liquidation et le parisien en villégiature.

Tout cela pour aboutir à la rôtissoire!

Pauvres bêtes!

~ A ce propos, comment ne pas mentionner la motion faite l'autre jour à un club par un orateur lugubrement fantaisiste?

Cet hippophage enragé, aux acclamations de l'auditoire, a demandé que tous les chevaux de corbillard fussent supprimés et menés immédiatement à la boucherie.

Chacun, a-t-il ajouté, portera désormais lui-même au cimetière le cercueil de ses amis et connaissances.

En conscience, nous n'avons déjà pas trop de sujets de gaieté quand nous passons dans les rues.

S'il fallait y ajouter encore le spectacle que cet innovateur nous réserve, cela finirait vraiment par tourner trop au noir.

Cette file de cercueils portés à bras entre deux haies de magasins fermés serait par trop macabre. Et puis je ne sais si vous partagez mes répugnances, mais je ne me sentirais pas du tout mis en appétit par l'idée que l'entre-côte qu'on va me servir

passait jadis sa vie au Père-Lachaise ou au Mont-Parnasse.

Quel épilogue!

Jusqu'à nouvel ordre, nous ne serons pas encore condamnés à faire le métier de trappistes. Assez de choses en ce moment nous rappellent qu'il faut mourir, sans qu'il soit besoin d'y ajouter ces fonctions de croque-morts mutuels.

~ Puisque nous sommes dans les teintes sombres, disons quelques mots qui intéressent trop vivement la charité publique pour que nous les passions sous silence.

Le *Monde illustré* est le journal des familles. Il passe chaque semaine sous les yeux d'un nombre considérable de lectrices, dont la collaboration, nous en sommes certain d'avance, sera acquise à l'œuvre dont nous allons leur parler.

Si les temps sont durs pour les hommes, ils le sont plus encore pour les enfants.

Remarquez-le. On rencontre en ce moment dans les rues dix fois plus de ces petits corbillards enfantins que deux hommes emportent en marchant tranquillement sur le trottoir. Ces chers êtres qui tiennent si peu de place sous le drap blanc laissent derrière eux d'effroyables vides; car, ainsi que le dit Victor Hugo dans une de ses plus admirables pièces :

Car rien n'est si puissant que ces petits bras morts
Pour tirer promptement les mères dans la tombe!

Or, la disette de lait est un fléau terrible qui frappe sans pitié.

Résultat imprévu des folies de l'homme, il faut maintenant que les petits enfants meurent, parce qu'il plaît à M. de Bismark de faire couronner son maître empereur d'Allemagne!

Les nouveau-nés payent leur tribut comme les hommes, plus que les hommes, peut-être. Dans cet état de choses, la charité s'est émue.

Ainsi que le *Journal des Débats* le constatait l'autre jour, cette détresse de la maternité et de l'enfance est une des grandes douleurs du blocus de Paris; elle a mis en éveil les âmes bienfaisantes, et elle vient de susciter une pensée excellente. Plusieurs mères ont eu l'idée de fonder dans leurs arrondissements un comité de dames charitables qui s'occupent exclusivement des nouveau-nés et des mères qui accouchent dans cette crise terrible que nous traversons. Dans chaque mairie le bureau des naissances fournit tous les renseignements désirables, et la tâche des dames désignées est de pourvoir aux premières nécessités de ces malheureux enfants du siège et de leurs mères infortunées.

Il importe que cet exemple soit suivi. Il importe que cette initiative soit généralisée. Aux femmes appartient l'honneur de lutter contre la mort sur ce champ de bataille-là.

Que nos lectrices des divers quartiers de Paris s'adressent à leurs mairies respectives. Voilà de la besogne pour toutes les bonnes volontés, et si l'on ne peut partout supprimer le mal, il sera du moins possible d'y remédier dans une certaine mesure.

Par la même occasion, nous voudrions bien que messieurs les gourmands entrassent dans la combinaison.

Asseyez-vous dans n'importe quel grand café; vous verrez des gaillards admirablement bien partants se faire servir de vastes tasses de café et de chocolat au lait. C'est un abus, plus qu'un abus, c'est presque un crime.

L'œil de la police n'y peut rien malheureusement; car la fraude est toujours plus forte que la surveillance. C'est à la conscience de chacun qu'on doit s'adresser.

Vous connaissez ce fameux conte :

S'il ne s'agissait que de presser un bouton pour tuer en Chine un mandarin, combien de gens ne reculeraient pas devant la mort d'un prochain aussi éloigné pour satisfaire leur moindre caprice!

Aujourd'hui les bonnes gens qui sirotent leurs demi-tasses, tuent, non pas le mandarin chinois, mais de pauvres petits enfants français.

PIERRE VÉRON.

LE BULLETIN DE LA GUERRE

Certés, nous ne nous doutions pas, nous autres Parisiens, que le siège pût avoir son côté facétieux. Aux Allemands qui ont, disent-ils, inventé la

poudre, mais qui, à coup sûr, n'ont jamais révélé au monde les malignités du vaudeville, à ces bons Allemands, il était réservé de nous donner à rire au milieu de nos angoisses patriotiques.

C'est une victoire de plus à ajouter aux succès que leur a ménagés l'impertinence de l'empire.

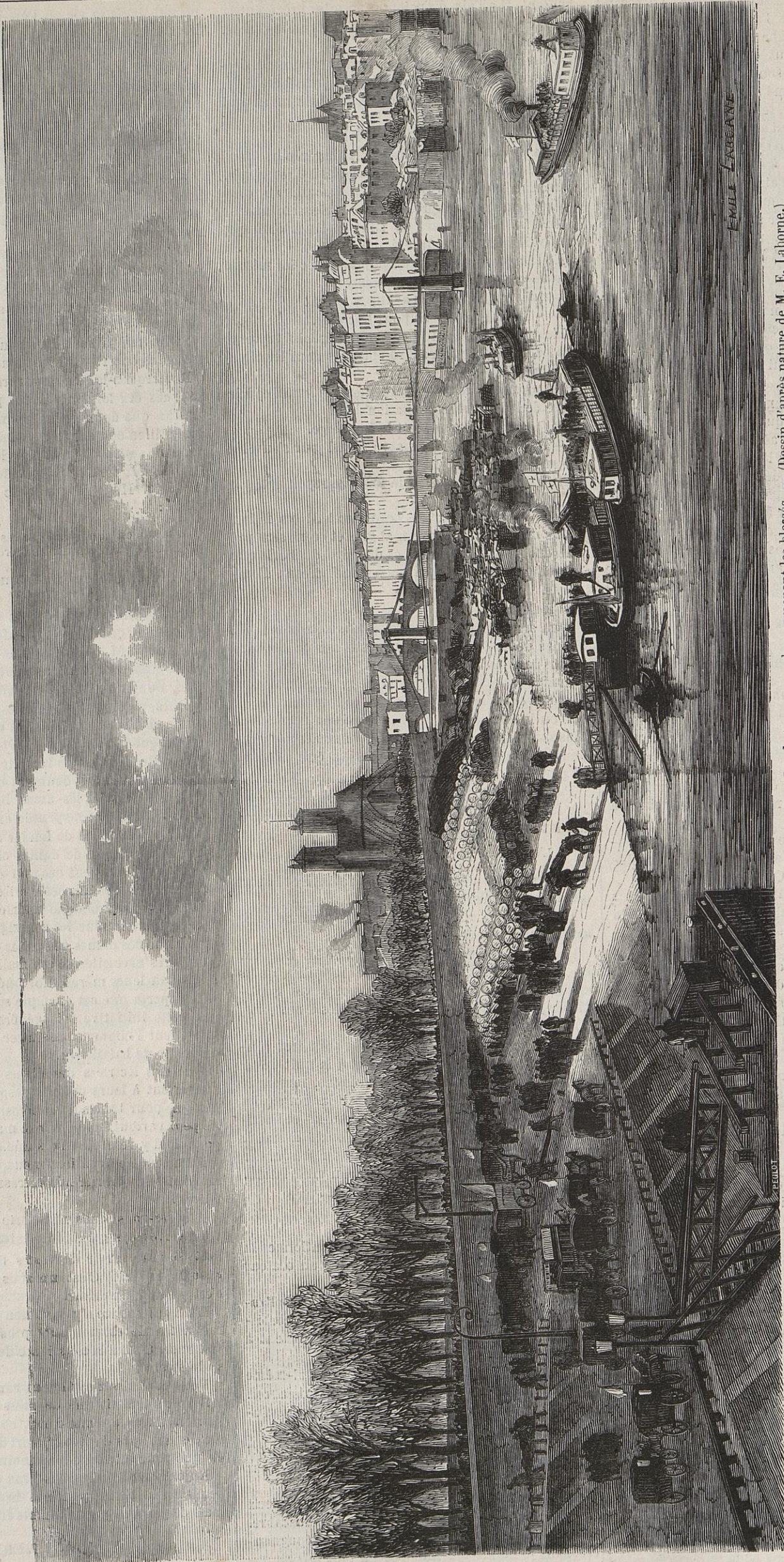
Malheureusement leur facétie n'a pas répondu à

leurs mauvaises intentions. Ils en ont été pour leurs frais d'imagination maladroite, et le public français les a sifflés avec d'autant plus d'entrain, qu'il s'est rappelé à propos l'apostrophe que leur adressait dans le temps, un des leurs, qui les connaissait bien, le poète Henri Heine : « O sottise espèce ! je vous conseille de ne pas vous essayer dans la dan-

gereuse branche de la finesse politique. Ne vous figurez pas que vous pourrez vous tenir sur vos propres pieds si la France succombe, ce seul appui que vous ayez sur terre ! »

La pièce était cependant bien montée.

M. de Moltke, dont la réputation n'est pas encore brisée, s'était chargé du grand premier rôle.



LE SIÈGE DE PARIS. — Aspect du quai Saint-Bernard dans la journée du 2 décembre. — (Dessin d'après nature de M. E. Laborne.)

Dans l'état-major prussien avaient été pris les com-parses, et M. de Bismark s'était réservé la niche du souffleur.

Il s'agissait de mystifier les Parisiens.

Pour exécuter ce coup hardi, il eût fallu un auteur de génie, et nous savons que le talent de M. de Bismark n'est fait que de ficelles.

et 2 décembre, avaient rendu un peu de confiance à la France mise en coupe réglée.

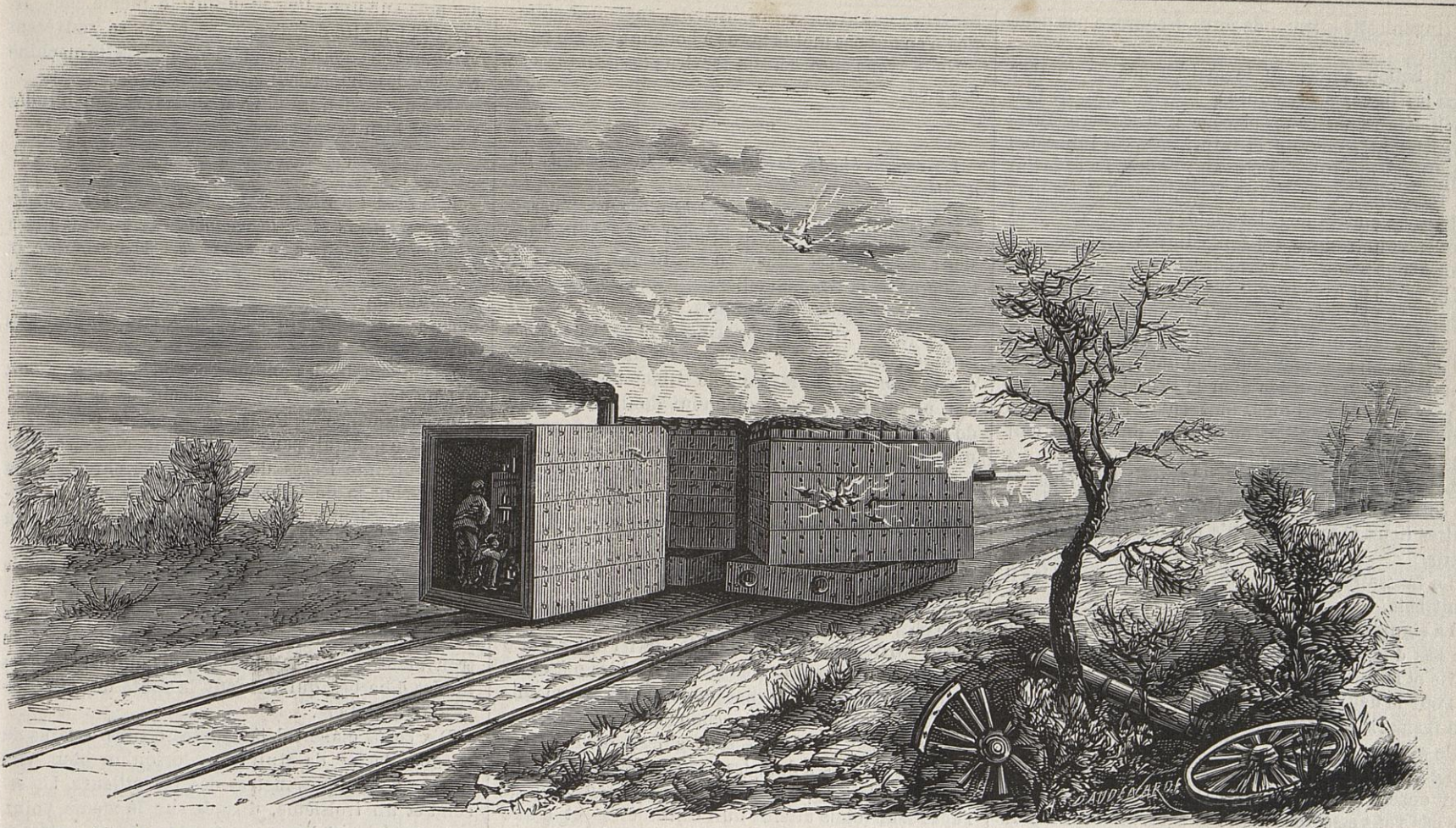
Le prestige de la Prusse s'estompait dans les brouillards de friminaire.

Il fallait rendre au roi Guillaume son auréole de militarisme invincible. On a essayé de voler un rayon au soleil d'Austerlitz.

M. de Moltke, soufflé par le grand cancellier Bismark, n'a rien trouvé de plus ingénieux que de faire parvenir au général Trochu une lettre dans laquelle il lui annonce la *défaite*, jusqu'à ce jour problématique, de notre armée d'Orléans.

Le chef d'état-major prussien n'écrivait cette

nouve
ment
La
M.
vainc



LA DÉFENSE DE PARIS. — Les nouvelles machines de guerre, wagons-batteries utilisés dans les dernières opérations. — (Dessin d'après nature de M. de Drée.)

nouvelle que dans le but d'être utile au Gouvernement de la défense nationale.

La belle âme!

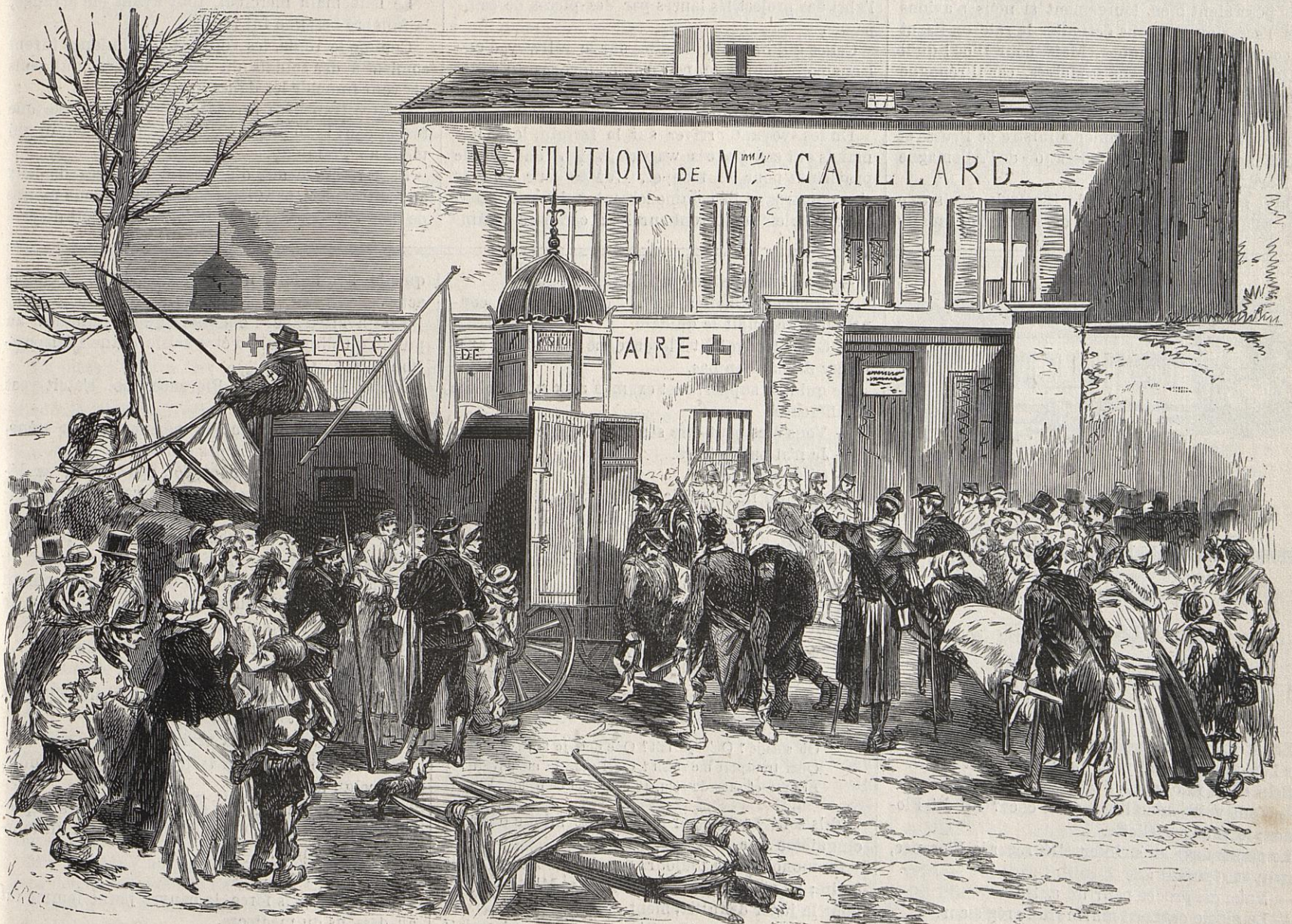
M. de Moltke, qui se connaît bien et qui est convaincu qu'on va douter de sa parole, offre au gou-

verneur de Paris de s'assurer de sa véracité par les yeux d'un officier auquel le généreux vainqueur donnera toutes facilités pour aller à Orléans et en revenir.

Renvoyer M. de Moltke à ses plans stratégiques

était la seule chose qu'il y eût à faire. C'est ce qu'a compris le général Trochu en renvoyant les termes de sa lettre à M. de Moltke, et en déclinant l'offre d'information que celui-ci mettait à sa disposition.

Le premier acte de la facétie était un *fasco*.



LES BLESSÉS SOUS PARIS. — Aspect de la porte d'Italie dans la journée du 2 décembre. — (Dessin d'après nature de M. Vierge.)

Le chef d'état-major prussien n'aurait pu...
 rayon au soleil d'Austerlitz.
 La victoire de la Loire & Orléans...
 les succès sous les murs de Paris des 30 novembre...
 teur de génie, et nous savons que le talent de M. de...
 Bismark n'est fait que de ficelles.

L'ingéniosité allemande ne se décourage pas pour si peu.

Un ballon ayant eu la malchance de tomber dans les lignes prussiennes à Ferrières, M. de Bismark fait ramasser les pigeons que les aéronautes emportaient avec eux et transforme ces innocents volatiles en oiseaux de mauvais augure. La cage qui les renferme est amenée à Versailles, et là les plus habiles faussaires de l'état-major prussien sont convoqués pour rédiger les fantastiques dépêches que nous avons reçues ces jours derniers.

On revenait avec insistance sur la défaite de l'armée de la Loire et la prise d'Orléans. On signalait aux Parisiens entêtés l'amitié subite des Rouennais et l'adoration inattendue des populations normandes pour tout ce qui porte le nom de Prussien. On criait la paix sur tous les tons, tout en se faisant l'écho hypocrite de la nation entière, et on signait tout cela du nom de Lavertujon.

Lavertujon, président de la commission chargée de collectionner les papiers trouvés aux Tuileries et autres lieux compromis, n'a pas un instant quitté Paris.

Le faussaire prussien était plus que coupable; il était bête.

La signature impossible de Lavertujon, apposée au bas d'une dépêche pareille, en dévoilait tout de suite et la fausseté et la source maladroite.

Pour le deuxième acte de sa comédie, l'impresario Bismark en était encore pour ses frais de ridicule mise en scène.

Le public parisien l'a sifflé de plus belle en répétant encore : « O soite espèce! je vous conseille de ne pas vous essayer dans la dangereuse branche de la finesse politique. »

Mais vous verrez que le grand chancelier ne se tiendra pas pour battu. Je suis convaincu qu'à l'heure qu'il est, il médite son troisième acte et qu'il corse son dénoûment.

Qu'il nous fasse rire encore, ce bon croquemitaine facétieux. Les longueurs d'un siège de trois mois nous laissent quelques lourdes heures qui nous pèseraient bien lourdement si nous n'avions plus l'occasion de nous désopiler la rate en lisant ses cocasseries teutoniques. Mais, pour Dieu! qu'il mette un peu de sel dans ses farces, car il répugne à des gens bien élevés, comme le sont les Parisiens, d'avoir toujours à siffler même le dernier des pitres, ce pitre fût-il comte, premier ministre de Prusse et grand chancelier de la confédération de l'Allemagne du Nord.

Qu'il nous fasse rire, M. de Bismark, mais que pour cela il ne croie pas nous désarmer. Ses fausses

dépêches ont excité notre hilarité, mais nos batteries n'en ont pas moins tonné à bouche que veux-tu.

Nous avons encore à son service *plus d'un verre de bon sang*.

Les wagons blindés de la compagnie du chemin de fer d'Orléans.

C'est un joujou avec lequel *bibi* n'ose pas jouer.

Le joujou c'est le wagon blindé; *bibi* c'est le Prussien; la phrase est celle d'un marin qui, le jour de l'attaque de la Gare-aux-Bœufs, démonta d'un seul coup quatre pièces prussiennes.

Il a quitté, vu les circonstances, le pont de la *Dévastation*, pour monter le wagon blindé dont notre dessin reproduit la respectable silhouette. Et il ne s'en plaint pas, pourvu qu'on lui donne l'occasion de *causer avec bibi*, comme il dit toujours dans ses moments de bonne humeur.

C'est aux ateliers du chemin de fer d'Orléans, au delà de la gare d'Ivry, qu'on lui fabrique ces joujoux avec lesquels il espère d'un seul coup gagner *l'autre manche et la belle*.

C'est à l'initiative de M. Dupuy de Lôme qu'est due la construction de cette nouvelle machine de guerre.

Sur un wagon-truc de chemin de fer on a placé un affût supportant une de ces effroyables pièces de marine avec lesquelles nos ennemis les Allemands ont fait, depuis trois mois, connaissance intime.

La pièce et son affût sont enfermés dans une chambre cuirassée dont les parois, à l'abri des boulets, sont faites de sept feuilles de blindage dont l'épaisseur totale atteint huit centimètres et d'une pièce de chêne épaisse de cinquante centimètres.

Ce wagon blindé pivote sur son axe comme les tourelles des navires cuirassés, en sorte que la gueule du canon de marine, placée à l'avant, peut, au besoin, regarder l'ennemi de tous côtés.

Ces forteresses ambulantes sont amenées sur le champ de bataille par une locomobile posée sur un truc et enfermée comme elles dans une chambre à l'abri des projectiles lancés par des pièces de campagne.

Celles qui ont été conduites sur le railway d'Orléans pour donner un peu d'aide au corps du général Vinoy, étaient servies par des marins de la *Gloire* et de la *Dévastation*.

En les voyant arriver sur le terrain, les Allemands ont cru que ces wagons étaient chargés de provisions pour les troupes. L'envie leur vint de s'en emparer et ils commencèrent à les canonner. Leurs boulets tombèrent sur leur carapace comme

des pois sur une vitre et firent le même effet. Ils furent bien vite désillusionnés, et ils se sauvèrent vivement en voyant de quelle manière cette machine recevait les charpenteurs prussiens.

Bibi n'y reviendra plus, mais les wagons blindés sauront bien le rattraper.

Enterrement par les Frères de la doctrine chrétienne des morts de Villiers et de Champigny. — Le lundi qui a suivi les glorieuses journées des 30 novembre et 2 décembre, un rapport prussien donnait avis au général Ducrot que de nombreux cadavres restaient encore sur le terrain situé entre les avant-postes ennemis.

Le lendemain, les ambulances de la Presse, ayant à leur tête M. Sarrasin, médecin en chef de la deuxième armée de Paris, et M. de la Grangerie, secrétaire général, partaient de Vincennes, emmenant soixante frères de la doctrine chrétienne et une escouade de terrassiers. Arrivés aux avant-postes prussiens, un armistice temporaire fut conclu et on se mit à l'œuvre.

La terre, durcie par la gelée, fut attaquée par le pic des terrassiers qui commencèrent la corvée funèbre, tandis que les frères mettaient les brancards sur le dos. Les premiers cadavres qu'on releva se trouvaient près de la Plâtrerie, disséminés dans les touffes d'herbes qui bordent la route de Joinville-le-Pont à Villiers.

Dix corps étaient déjà déposés contre le talus du chemin de fer de Mulhouse, lorsqu'un obus vint éclater à quelques mètres des travailleurs. Un second et un troisième, dirigés sur le même point, poussent jusqu'à l'exaspération la colère des officiers prussiens, qui ordonnent à l'ambulance de se retirer au plus vite en criant à la trahison.

Ce n'était qu'un malentendu. Les artilleurs de la redoute de Saint-Maur, non prévenus de la mission des ambulances, avaient pris les frères pour des canonniers prussiens occupés à élever des ouvrages.

Le lendemain mercredi, tout ayant été arrangé, la funèbre besogne fut reprise.

Comme la veille, les voitures d'ambulance furent confiées à des soldats du train prussien, qui seuls peuvent franchir les lignes allemandes.

Quatre tranchées furent ouvertes à l'angle que forme avec la route de Villiers le petit chemin qui mène au Tremblay.

Celle réservée aux officiers et encadrée de deux autres tranchées parallèles de cinquante-deux mètres de long sur deux mètres de large et autant de pro-



CHANVALLON

HISTOIRE D'UN PASSANT SOUS LE CONSULAT ET L'EMPIRE

PAR

CHARLES MONSELET.

(Suite)

Là, et après un moment d'hésitation, il frappa sur l'épaule d'un individu qui lui tournait le dos. Celui-ci se retourna.

— Vous voilà donc libre, mon cher? lui dit Florence; je vous en félicite.

Le personnage ainsi interpellé regarda Florence, sourit, et répondit :

— Vous me prenez pour un autre.

— Le même organe! murmura le régisseur.

Cependant, pour atteindre à une conviction entière, il ajouta :

— Quoi! vous n'êtes pas M. Chanvallon?

— Monsieur Chanvallon!... Non, je ne le connais pas, répondit le quidam.

— C'est étrange! dit Florence, ne cessant de l'examiner du haut en bas.

Le quidam supporta cet examen avec une parfaite indifférence.

— Vous êtes peut-être son frère? dit le régisseur.

— Je n'ai pas de frère.

— C'est étrange!

L'individu ne sourcilla pas.

— Excusez-moi, monsieur, lui dit Florence en s'inclinant.

— Il n'y a pas de quoi, monsieur; ces méprises peuvent se produire tous les jours.

Ayant dit, notre spectateur se retourna tranquillement du côté de la scène, pour se préparer à voir le cinquième acte d'*Andromaque*.

XI

Où suis-je? Qu'ai-je fait? Que dois-je faire encore? Quel transport me saisit? Quel chagrin me dévore? Errante et sans dessein, je cours en ce palais....

Tels sont es vers par lesquels Hermione ouvre le cinquième acte.

Ce monologue a toujours passé pour fort difficile à dire; les connaisseurs y attendaient M^{lle} Destigny pour la juger définitivement.

Par malheur, tout entière au coup qui venait de l'atteindre, elle ne réalisa pas les espérances

qu'elle avait fait naître pendant les premiers actes.

Elle avait d'abord demandé qu'on annonçât au public qu'elle venait d'être saisie d'une indisposition subite.

Mais le régisseur Florence ne s'était pas trouvé là.

Il avait fallu presque la pousser sur la scène, afin qu'elle ne manquât pas son entrée.

Sur le premier moment, son égarement, sa démarche chancelante, sa parole saccadée, furent interprétés dans le sens du rôle.

Un murmure approbatif courut par toute la salle.

Mais au bout de quelques minutes, on s'aperçut qu'elle balbutiait réellement; elle avait perdu le diapason; on l'entendait à peine.

La mémoire lui fit défaut deux ou trois fois.

On s'étonna, mais on se tut.

On crut qu'elle allait reprendre ses moyens dans la scène suivante avec Cléone.

Mais la déception alla croissant.

— Nous nous sommes trop hâtés de l'applaudir, dit quelqu'un.

Elle pouvait cependant se relever dans ses imprécations à Oreste. Le *Qui te l'a dit?* pouvait lui fournir une revanche.

Il n'en fut rien.

Interdite, sans force, la pauvre jeune femme fut au-dessous du médiocre.

Le public faillit se fâcher.

fondeur, ne mesure que seize mètres. Perpendiculairement à ces trois fosses parallèles, une autre tranchée de trente-trois mètres fut creusée. Ce travail de terrassement ne demanda pas moins de sept heures.

Les Prussiens arrangeaient les corps dans les voitures, dix par cheval, et les amenaient derrière la ligne du chemin de fer, où on les empilait dans les fourgons.

Les cadavres que nous remettait l'ennemi étaient tous dépouillés de ce que leurs vêtements avaient pu contenir d'un peu précieux au moment où ils étaient tombés sur le champ de bataille. La rapine allemande avait passé par là.

La nuit venait, et à cinq heures on n'avait encore inhumé que quatre cent quatre-vingt-cinq morts. La neige commençait à tomber, et l'on dut remettre au lendemain la fin de la lugubre tâche.

Le jeudi matin, la terre était recouverte d'une couche blanche, sèche et glissante. Sur le fond blanc de neige défilait le sombre cortège, au milieu duquel se profilait violemment en noir foncé le costume des frères de la doctrine chrétienne.

Quand on arriva à la Fourche, à l'endroit de sépulture, il fallut déblayer les fosses comblées par la neige de la nuit. Les morts de Petit-Bry, de Champigny, de Croisy, arrivèrent bientôt par charretées. Les cadavres roidis et blêmes étaient couchés sur un lit de chaux, tandis que la neige qui tombait encore assombrissait, en la faisant de plus en plus ressortir, la bure dans laquelle étaient drapés les humbles fossoyeurs chrétiens.

Ce spectacle, auquel la nature elle-même prêtait ce jour-là une de ses notes lugubres, était des plus imposants. Les Prussiens eux-mêmes semblaient en avoir l'âme attendrie.

À la nuit, tout fut terminé : les fosses comblées, le sol nivelé. Une croix de bois noire fut plantée sur chaque tumulus. Elle porte cette simple inscription :

Ici reposent

Six cent quatre-vingt-cinq

Soldats et officiers français tombés

Sur le champ de bataille

Ensevelis par les ambulances de la Presse

Le 8 décembre 1870

Les Allemands, de leur côté, ont inhumé leurs morts, mais ils l'ont fait loin des regards ennemis.

Un correspondant de la *Vérité* a pourtant vu, sur le plateau de Villiers, douze grandes fosses dans lesquelles ont été enterrés leurs soldats tombés pen-

dant les derniers combats. Une croix placée sur l'une de ces fosses porte l'inscription suivante en allemand :

Ici reposent dans le Seigneur

32 vaillants combattants

Pour la gloire et la grandeur de l'Allemagne.

Fidèles à leur roi

Ils sont tombés en héros en pays ennemi

Le 30 novembre et le 2 décembre 1870

Leurs camarades du 6^e régiment.

Même dans la mort et dans l'inscription de nos épitaphes, nous sommes plus modestes que les sujets fidèles du roi Guillaume.

Le plateau d'Avron. — En avant du village et du fort de Rosny, dans l'angle aigu formé par la bifurcation de la ligne ferrée de Strasbourg et celle de Mulhouse, au-dessus de Villemomble, s'élève la butte d'Avron. Ses pentes septentrionales viennent mourir à la station de Gagny, près de la villa Desjouches. C'est un mamelon isolé, détaché des buttes Chaumont, des hauteurs de Belleville, de Romainville et de Montreuil d'un côté; de l'autre, des croupes boisées du Raincy et de Montfermeil. À ses pieds et traversant Neuilly-sur-Marne, court la route nationale et militaire de Strasbourg que viennent effleurer les sinuosités de la Marne et du canal de Chelles.

La partie la plus élevée du plateau d'Avron forme ce qu'on appelle la Grande-Pelouse, et offre un développement de 200 mètres de large sur 700 de longueur.

Sa hauteur, couronnée de trois ou quatre bicoques et de bouquets de romarins, est exactement celle du plateau de Montfermeil, occupé par les batteries prussiennes.

Du côté de Paris, une route carrossable, venant de Rosny, mène sur la hauteur. Cette route est directement sous les feux du fort de Rosny et ceux de la redoute de la Boissière. Il était interdit aux Allemands de passer par là. Une autre voie, un sentier, ou mieux un ravin, donne accès sur la Grande-Pelouse. Elle part de Villemomble, mais l'artillerie ne saurait s'y frayer un passage.

Du côté prussien, c'est-à-dire vis-à-vis la Maison-Blanche, le mamelon est coupé à pic, inabordable.

Cette position, commandée et défendue par les forts de Rosny, de Noisy et de Nogent, intenable pour les Prussiens, était précieuse pour la défense. De là, on peut, avec de l'artillerie, atteindre, derrière Gagny et Chelles, les convois et les colonnes

ennemis arrivant du Nord sur la Marne. On prend en écharpe le passage de la Marne, soit au pont de Gournay, soit à l'écluse de Neuilly-sur-Marne où se trouvait, il y a quelques jours encore, le quartier général de l'armée saxonne. Les convois militaires de l'ennemi ont dû aussi, pour passer la rivière, reculer jusqu'à Lagny, où un nouveau pont de bateaux a été par lui établi.

Quelques jours avant la bataille du 2 décembre, le vice-amiral Saisset vint trouver le gouverneur de Paris et lui signala, avec toute la chaleur d'un inventeur pour sa découverte, l'importance du plateau d'Avron. Le général Trochu l'écouta religieusement, mais froidement. Tout ce que put obtenir de lui le vice-amiral fut un : *Nous verrons peu encourageant pour l'occupation immédiate de ce point stratégique.* Le vice-amiral Saisset retourna à son observatoire du fort de Noisy.

La veille du combat de Villiers, le vice-amiral recevait l'ordre d'occuper vivement le plateau d'Avron avec de l'artillerie. Cet ordre était signé Trochu. Le brave marin n'en revenait pas. « Comment, se disait-il, il y a deux jours le gouverneur, alors que je lui démontrai l'utilité urgente de nous établir sur la Grande-Pelouse, avait l'air de m'écouter à peine, et aujourd'hui c'est de lui-même que me vient l'ordre de la couvrir de canons? » Mais après un moment de réflexion : « Suis-je enfant! s'écria le vice-amiral; si l'occupation du plateau d'Avron avait été exécutée il y a trois jours comme je l'indiquais, les Prussiens auraient été prévenus, par cette occupation même, de notre attaque sur Villiers et Champigny. — Mais je n'ai pas de temps à perdre, vite à l'œuvre. »

Et le vice-amiral Saisset fit amener sur son plateau d'Avron une de ces formidables pièces de marine dont la plupart de nos redoutes sont armées, et qui portent à 8 kilomètres. Des canons de 30, de 24 et de 7, avec quelques mitrailleuses, suivirent la grosse pièce et gravirent les pentes du plateau. Toute cette formidable artillerie fut promptement mise en place, et cela à la barbe des sentinelles prussiennes qui montaient la garde au bas des crêtes taillées à pic.

Le 2 décembre, la redoute d'Avron se mit de la partie qui se jouait sur les bords de la Marne. Elle tira vigoureusement sur les Prussiens, qu'elle prenait en enfilade et qui ne savaient d'où leur arrivait la pluie de projectiles qui les écrasait.

Leur parc d'artillerie, qui se trouvait à Villiers, recevait des obus qui menaçaient de faire tout sauter. Les batteries prussiennes se retournèrent brusquement et essayèrent de répondre à l'attaque en

— Elle n'est pas de taille à supporter un rôle tout entier, dit un habitué.

— C'est dommage, repartit son voisin; elle promettait.

La pièce s'acheva fort maussadement.

Dans la baignoire d'avant-scène, M^{lle} V... et Eudoxie triomphaient.

— Elle est perdue! s'écria M^{lle} V... avec une joie sauvage.

Le rideau était à peine baissé, que M^{lle} Destigny, sans prendre le temps de se déshabiller, jetait une pelisse sur ses épaules et se faisait conduire en voiture chez le général Lafosse.

Elle le trouvait plongé dans son fauteuil et fumant consciencieusement sa pipe; — car nous avons dit que Lafosse avait toutes les habitudes qui caractérisent le parfait troupier.

S'il ne fut pas surpris de l'apparition de M^{lle} Destigny à cette heure (il était accoutumé à ses visites), il le fut du moins de son costume, et plus encore de l'altération de ses traits.

C'était bien Hermione en effet qui était sous ses yeux, Hermione toute palpitante et toute menaçante.

— Qu'avez-vous, ma chère? lui dit-il; vous paraissez fort agitée; vous serait-il arrivé quelque chose? Parlez!

M^{lle} Destigny ne répondit pas, mais son noir regard demeurait fixé sur Lafosse.

À la fin, elle prononça ces mots d'un ton bref :

— Est-ce vrai?

Il comprit.

— Diable, dit-il, comment avez-vous pu savoir?... Il faut que vous ayez une police comparable à celle de Fouché.

— Répondez, est-ce vrai?

— C'est vrai.

— Vous vous mariez?

— Non..., on me marie.

M^{lle} Destigny haussa les épaules et répliqua :

— A qui ferez-vous croire que c'est contre votre volonté?

— A vous la première, ma chère amie, répondit-il; Bonaparte veut ce mariage.

— Bonaparte! Bonaparte! de quoi se mêle-t-il?... et que ne lui résistez-vous?

— J'ai essayé.

— Eh bien?

— Je me suis heurté à un roc.

— Mais quel homme êtes-vous donc pour obéir à de tels ordres? s'écria M^{lle} Destigny.

— Demandez-moi plutôt quel homme est Bonaparte! Il me tient sous sa dépendance; mon refus entraînerait ma disgrâce. Tout mon avenir est dans ses mains. S'il ne peut m'enlever mon grade, il peut me condamner à l'inaction. Or, je suis soldat avant tout... je ne suis même que cela... voilà le malheur.

— Soldat avant tout, répéta M^{lle} Destigny avec amertume.

Et, d'un air ironique :

— Ainsi, vous vous résignez?

Lafosse se tut, en se contentant de lancer quelques bouffées de tabac.

— Vous ne m'avez donc jamais aimée? reprit-elle.

— Je vous aime toujours, ma chère Destigny, foi de soldat! Vous fûtes ma première maîtresse, vous serez la dernière.

— Et vous avez pu croire que je me résignerais aussi facilement que vous?

— Je n'ai rien cru du tout, ou plutôt j'ai cru à votre douleur, comme vous me faites sans doute l'honneur de croire à la mienne.

Il essaya de lui prendre la main, mais elle la retira vivement.

— Laissez-moi! dit-elle, irritée.

Puis, se laissant tomber sur une chaise :

— Qu'est-ce que je vais devenir, moi? s'écria-t-elle.

Lafosse, pour toute réponse, regarda philosophiquement sa pipe, qui venait de s'éteindre.

— Ah! oui, je comprends! fit M^{lle} Destigny, éclatant en sanglots.

XII

Si la police de Fouché avait eu l'idée de faire suivre le spectateur ressemblant si fort à Chanvallon, si elle l'avait incarcéré et fouillé, elle aurait trouvé sur lui le document suivant, — document manuscrit, — qui l'eût initiée à une séance de la société des Philadelphes.

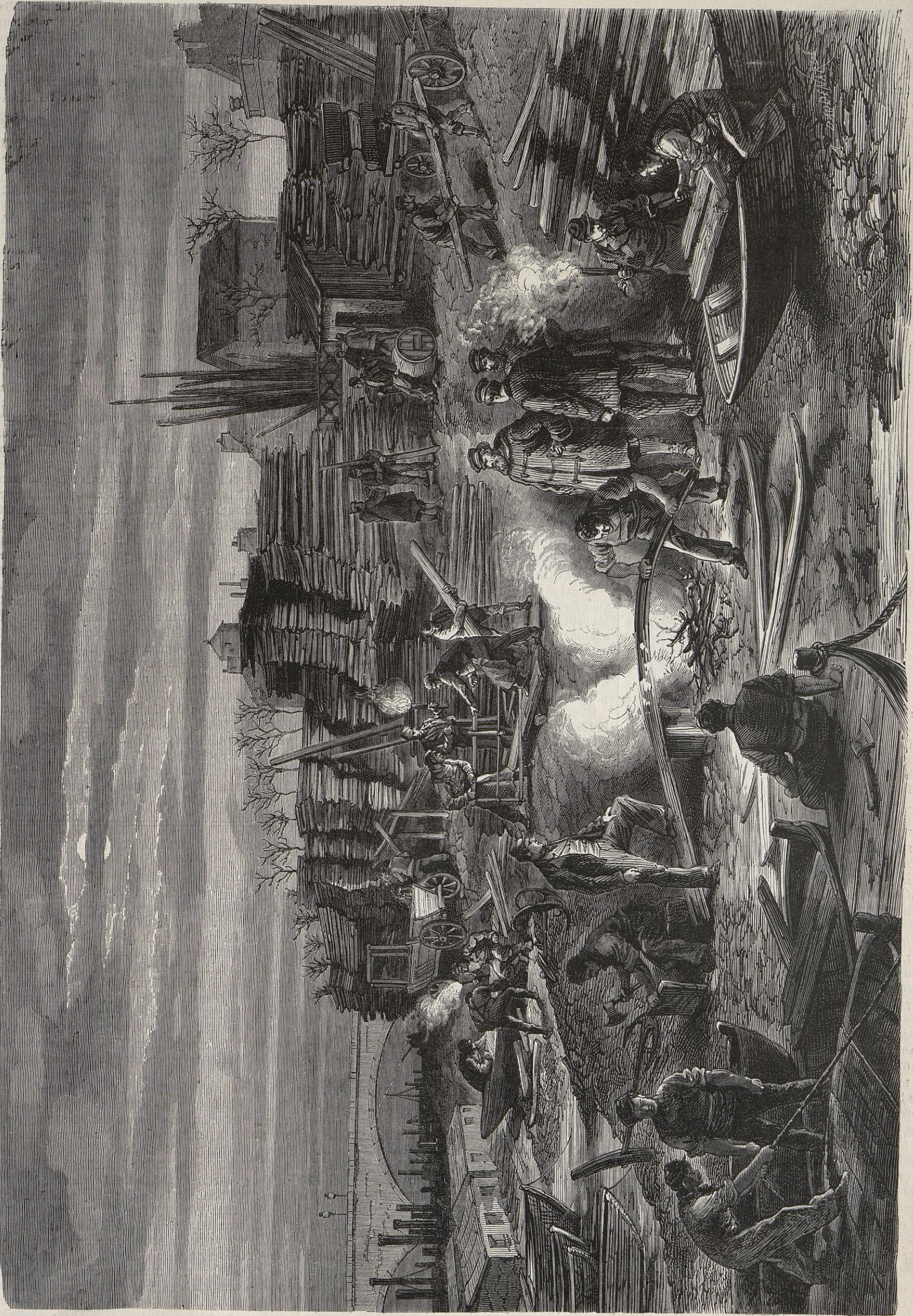
Nous donnons ici ce curieux document en l'abrégé un peu.



A. DAUBENAY

F. LIX

LES VICTIMES DE LA GUERRE. — Les parlementaires et les frères de la doctrine chrétienne sur la route de Champagne. — (Croquis de MM. Emerich et Ch. Beauchange communiqués par M. Delagrangerie).



LA DÉFENSE DE PARIS. — Atelier de construction des ponts de bateaux pour le service de l'armée, à Bercy. — (Dessin de M. Lix.)

LES VICTIMES DE LA GUERRE. — Les parlementaires et les frères de la doctrine chrétienne sur la route de Champigny. — (Croquis de MM. Emerich et Ch. Beauchange communiqués par M. Delagrangerie).

canonnant le plateau. Mais leurs obus arrivaient trop court. Ils éclataient à 500 mètres de la redoute.

Aujourd'hui, le plateau de la Grande-Pelouse peut rivaliser d'importance avec les Hautes-Bruyères et le Moulin-Saquet. Il est occupé par 6,000 hommes de troupe. Sa formidable artillerie est servie par les marins et les corps francs d'artillerie placés sous le commandement des capitaines Pothier et Sionnet.

Depuis le 2 décembre, la redoute du plateau d'Avron ne cesse de mitrailler la formidable batterie que les Prussiens ont établie sur les hauteurs de Chelles. La distance est de près de 7,000 mètres et les obus portent même au delà. Le village de Chelles ne sera bientôt plus tenable pour les Prussiens, quelque soin qu'ils prennent de se blottir dans les carrières.

Avec Chelles et son plateau, Avron tient encore sous la main Montfermeil et ses hauteurs. Les Allemands n'ont pas longtemps à rester dans ces parages. On les traquera de là, du Raincy, comme on les traque en ce moment de Chelles et de Gournay. Espérons que nos projectiles seront assez intelligents pour respecter l'église paroissiale de Chelles qui domine cette belle terrasse située à l'extrémité du village. Ce monument, qui date de 1778, est précieux au point de vue archéologique. Il y a là un chœur qui date du XII^e siècle, avec un beau christ en bois et des sculptures d'un maître-autel remarquable. Les âmes candides verraient avec regret se disperser sous la mitraille les reliques et la chausure de sainte Bathilde et la tête de saint Eloi qui y sont renfermées.

Le plateau d'Avron, dont la réputation stratégique commence à peine, fera parler de lui sous le chaume prussien bien longtemps.

Le phare électrique de Montmartre. — Le phare électrique établi par M. Bazin sur les buttes Montmartre vient de rendre de nouveaux services à la défense de Paris. Nous avons déjà parlé ici même, et le *Monde illustré* a reproduit le dessin, de ce foyer lumineux qui envoie son faisceau de rayons révélateurs jusque sur les hauteurs d'Argenteuil.

A nouveau, nous devons le porter à notre ordre du jour, parce qu'encore une fois il vient d'éventer une surprise que les Allemands nous ménageaient.

Ils tiennent beaucoup à la presqu'île de Gennevilliers, ces bons Allemands, et ce n'est pas la première fois qu'ils tentent d'y mettre le pied.

Dans la nuit du 29 au 30 novembre, M. Durier, secrétaire du Gouvernement de la défense nationale,

venait transmettre au poste du phare électrique de Montmartre l'ordre de projeter une gerbe lumineuse sur le cours de la Seine, de Bezons à Argenteuil.

Cet ordre du Gouverneur de Paris fut immédiatement exécuté, et instantanément aussi la distance qui sépare Montmartre de Bezons fut parcourue par le rayon électrique. A vol d'oiseau, cette distance est de huit mille mètres.

Les troupes prussiennes étaient en train de se masser en fête du pont du village, et plusieurs barques chargées de soldats quittaient la rive, tandis que quelques-unes déjà s'avançaient jusqu'au milieu du fleuve.

Les artilleurs du Mont-Valérien, qui ont toujours l'œil au guet, envoyèrent quelques obus sur les régiments ennemis, qui essayèrent inutilement de riposter et furent bientôt obligés de quitter la place.

Quant aux deux embarcations qui avaient déjà viré de bord pour regagner la rive prussienne, elles ne jouèrent pas de bonheur. Deux obus bien dirigés les attaquèrent en plein et les firent sombrer et les envahisseurs avec eux.

De notre côté, quelques mobiles, qui avaient échangé avec les Prussiens plusieurs coups de feu, ont été blessés. Il n'y a pas eu mort d'homme.

MAXIME VAUVERT.

Construction des ponts de bateaux. — Passage de la Marne. — Ce n'était pas entreprendre une mince opération que de passer la Marne sur des ponts de bateaux.

Tout manquait pour cela. Plus de pontons, plus de pontonniers ! Les équipages destinés à nous faire franchir le Rhin, alors qu'on pensait le tenir dans notre verre, avaient été pris à Strasbourg et à Metz. Les Prussiens en avaient fait leur profit.

De ces rapides prolonges qu'on voyait, emportées au galop de leurs chevaux, suivre l'artillerie dans les brillantes revues du Champ-de-Mars ou de Longchamps, il n'en restait pas une à Paris. De tous ces pontonniers habiles, qui à force d'exercices répétés en étaient arrivés à jeter en dix minutes sur la Seine un pont où pouvait passer une armée, on n'en avait plus un seul sous la main.

Et cependant le général Ducrot voulait franchir la Marne. Il fallait forcer les Prussiens à Villiers et à Champigny.

Il n'y avait plus qu'à improviser. On improvisa. Le génie civil fut chargé d'organiser ce service indispensable aux opérations de l'armée de Paris. Les ingénieurs se mirent bravement à la besogne.

On fouilla les berges de la Seine et celles de la Marne. Les pontons, les barques, les canots, tout fut réquisitionné pour le service de l'État. Bien des constructeurs, bien des marins dont l'embarcation était l'unique gagne-pain se récrièrent un moment contre cette expropriation de salut public. Mais les protestations finirent par céder devant les nécessités de la défense.

Enfin on finit par réunir une flottille.

Pour supporter le poids des trains d'artillerie, il faut des bateaux d'une certaine résistance. On accoupla du mieux que l'on put ceux qui étaient tombés sous la main. Ils n'étaient pas tous du même modèle. Le sabord de l'un dépassait en hauteur celui de l'autre, et il est nécessaire qu'un pont soit de niveau. On éleva les plus bas au moyen de forts madriers appliqués sur les plats-bords et formant épaisseur. Cette mise à niveau exécutée, on les relia entre eux par de solides planches formant tablier.

Le port de Bercy fut transformé en chantier maritime.

Les pontons réunis les uns aux autres, les bateaux-mouches devaient les remorquer jusque dans la Marne, en face de Champigny, à l'endroit où la 2^e armée effectuerait son passage.

Le pont de bateaux tout entier fut attaché à plusieurs de ces navires qui s'escrimaient de toute leur vapeur pour le faire avancer contre le courant. Aux endroits où la rivière se trouve encaissée et où son lit est rétréci par des îles, la remorque devint difficile. Elle se présenta impossible au passage des ponts. Il fallut alors s'arrêter, amener le pont tout entier sur la berge et là le scinder en plusieurs parties, découpler les bateaux, retirer les boulons. Alors seulement on put le faire entrer dans la Marne, un tronçon après l'autre. Ce n'est qu'à l'endroit désigné pour le passage qu'on put le rétablir. On l'a fait sous le feu de l'ennemi, et nos ingénieurs s'en sont tirés à leur grand honneur.

L'armée et la nation doivent à ces citoyens intrépides et dévoués une reconnaissance d'autant plus grande que leur mérite est moins en vue.

Quand on songe qu'en dehors d'un matériel défectueux, ils ont dû improviser un personnel de pontonniers avec des marins, des charpentiers, des mariniers pour qui ce nouveau travail était tout un apprentissage, on doit facilement se figurer toutes les difficultés, toutes les résistances qu'ont dû vaincre quotidiennement ces officiers du génie civil qui ont accepté la lourde tâche de constituer notre corps de pontonniers.

Aujourd'hui les prolonges réglementaires sont remplacées par ces légères voitures champenoises

LE GRAND ÉLU. — Bon Philadelphie premier éclairé, quelle heure est-il ?

LE PREMIER ÉCLAIRÉ. — Respectable grand élu, le tocsin sonne de toutes parts et retentit jusque dans la profondeur de notre grotte. Je pense que c'est le signal du réveil général des hommes libres, et qu'il est minuit.

LE GRAND ÉLU. — Bon Philadelphie, second éclairé, à quelle heure doivent s'ouvrir nos travaux secrets ?

LE SECOND ÉCLAIRÉ. — A minuit, respectable grand élu, lorsque les masses populaires, dirigées par nos affidés les Philadelphes directeurs, sont rassemblées, organisées, pour marcher contre la tyrannie et sont prêtes à frapper les grands coups.

LE GRAND ÉLU. — Bons Philadelphes, gardiens de la sûreté de notre asile, êtes-vous sûrs qu'il ne s'est glissé parmi nous aucun profane et que tous les Philadelphes réunis sont bien maîtres élus ?

UN DES GARDIENS. — Oui, vénérable grand élu ; les introducteurs ont fait leur devoir. Il n'existe ici ni profane, ni Philadelphie subalterne.

LE GRAND ÉLU. — Tous les directeurs des divers grades destinés au mouvement général qui va s'opérer sont-ils à leur poste, bien éclairés, bien armés ?

LES DEUX ÉCLAIRÉS, en même temps. — Oui, très-vénérable grand élu ; tous ont réitéré le serment sacré de périr ou de vaincre.

LE GRAND ÉLU. — Puisque tout est disposé, je vous invite à m'aider dans l'ouverture de nos tra-

vau nocturnes en célébrant notre sextuple avantage :

- 1^o Au créateur de l'univers !
- 2^o Au Christ, son envoyé sur la terre pour y rétablir la philosophie, la liberté, l'égalité !
- 3^o A ses apôtres et prédicateurs !
- 4^o A François I^{er}, l'exterminateur de nos anciens oppresseurs !
- 5^o A la chute éternelle de toutes les tyrannies !
- 6^o A l'établissement d'une liberté sage et sans fin, fondée sur la ruine éternelle des ennemis des peuples !

Les six avantages étant célébrés par les acclamations accoutumées, le grand élu frappe de son marteau les coups d'usage, et fait signe aux assistants de s'asseoir.

LE GRAND ÉLU. — Les travaux sont ouverts, et je cède la parole à la brillante étoile qui nous sert d'orateur.

L'ÉTOILE. — Dans l'origine des siècles, nos réunions étaient inutiles, mes frères. Tous les hommes, obéissant aux simples lois de la nature, étaient bons, vertueux et serviables. La terre, sans maîtres particuliers, fournissait abondamment le nécessaire à tous ceux qui la cultivaient, les besoins étaient modérés ; des fruits, des racines, de l'eau pure, suffisaient à la subsistance des hommes et de leurs compagnes. D'abord, ils se couvrirent de feuillages ; puis, lorsqu'ils se furent avisés de faire la guerre aux animaux, sur lesquels ils s'arrogèrent le droit de mort, la peau de ces innocentes créatures servit à les vêtir. Ce premier oubli de l'humani-

té détruisit bientôt la fraternité et la paix primitives.

Les haines, les jalousies, l'ambition s'emparèrent du cœur des hommes. Les plus habiles se saisirent du pouvoir, accordé d'abord par la médiocrité sans lumières, dans l'espoir d'être plus convenablement dirigés. La majorité s'étant choisie des chefs, elle leur consentit des apanages, leur donna des gardes, le droit de faire exécuter des lois ; mais, élus librement, les détenteurs d'une puissance temporaire essayèrent bientôt de la conserver et de l'augmenter. A cet effet, ils se servirent des hommes armés et placés sous leurs ordres pour charger de chaînes le peuple, leur bienfaiteur. Ils osèrent publier que leur autorité venait du ciel et serait désormais héréditaire.

La force fut employée contre les citoyens désarmés ; leurs chefs ingrats les contraignirent à payer d'énormes contributions pour soutenir leur faste, leurs guerres injustes, et pour solder des persécuteurs. Bientôt le pauvre fut méprisé, traité de brigand, compté pour rien ; et le plus affreux despotisme remplaça sur presque tous les points du globe terrestre la liberté et la fraternité que le ciel avait voulu établir.

Dans bien des circonstances, de bons citoyens de tous les pays tentèrent de ramener l'âge d'or par l'anéantissement de la tyrannie. On vit en Grèce à Sparte, à Rome, les principes triompher pendant quelque temps, parce qu'il y fut permis d'y répandre la lumière. Mais alors les prestiges de la gloire enfouèrent trop souvent d'une confiance aveugle,

dont le *Monde illustré* a déjà donné le dessin original; le ponton militaire par des bateaux d'une disparate désespérante; les pontonniers enrégimentés et spéciaux par un personnel tout nouveau.

Tout cela n'empêche pas que le 2 décembre l'armée du général Ducrot a solidement traversé la Marne sur ses ponts de bateaux et sur son pont de chevaux, et qu'elle l'a retraversée deux jours après à la barbe des Prussiens.

Le régiment des pontonniers parisiens est désormais en permanence. On n'a qu'à lui faire signe, il est prêt à se jeter à l'eau pour nous.

NÉMÉSIS

Nemesis Germanica. — c'était l'insolente épigraphe de la réponse dérisoire qu'un Prussien envoyait de Versailles, il y a quelques jours, à l'éloquent article de M. d'Haussonville. — Ils osaient l'invoquer, cette Divinité redoutable, ennemie des superbes, vengeresse de l'arrogance et de l'injustice, que les abus du succès irritent, que les violences du triomphe indignent, et que les Anciens représentaient un frein et une mesure à la main, pour avertir les hommes de réprimer leurs convoitises iniques, et de ne jamais excéder les justes bornes de la fortune! Ils invoquaient Némésis; et, au même instant, la déesse au double visage tourne vers nous sa figure de Victoire secourable et réconciliée, et retourne contre eux sa face courroucée d'Euménide. Elle marche au-devant de notre armée héroïque, guidant ses épées, dirigeant ses foudres; bientôt elle les poussera dans l'abîme qu'ils croyaient avoir creusé sous nos murs.

Qui donc est plus fait pour soulever sa colère que ce vieux roi barbare dont l'ambition féroce prend le masque d'un mysticisme grotesque, qui déguise ses pirateries en croisades, lève vers Dieu des mains d'où le sang ruisselle, et, plus cruel que son aïeul Attila ordonnant qu'on égorgât ses esclaves à ses funérailles, fait s'entretuer deux peuples sur sa tombe ouverte? Quel homme a mieux mérité d'exaspérer Némésis que ce ministre pervers, cet homme d'État satanique qui a glorifié la trahison, assermenté le parjure, fait de l'espionnage une fonction publique, proclamé que la force primait le droit et que le fer tranchait la justice, qui a préparé la guerre comme un guet-apens et l'a exécutée comme un meurtre en masse? Bouffon sinistre, Méphistophélès diplomate, il envenime d'une noire ironie les ultimatums implacables de ses protocoles; il

glisse un ricanement cynique entre deux clauses d'armistice; il plaisante et fait de bons mots en demandant, le couteau sur la gorge, à la France qu'il croit avoir terrassée, l'honneur ou la vie. Hier encore, d'un ton dégagé, il montrait à l'Europe, avec une grimace de condoléance, les Parisiens mourant « par centaines de mille » dans cette prison de la Faim où il prétend nous murer. S'il est une victime vouée à Némésis, n'est-ce pas ce monstre à sang froid?

Qu'elle frappe sa race avec lui, cette race servile et farouche infatuée d'elle-même jusqu'à la fureur, que la fureur, que la victoire enivre et enrage comme un vin grossier. Ils raillent lourdement notre vanité si sociable pourtant et si expansive, si prompte à se décrier et à se corriger elle-même, ouverte d'ailleurs jusqu'à l'engouement aux admirations étrangères. Mais la vanité française est une modestie, comparée à l'orgueil allemand enté sur la morgue prussienne, à cette outrecuidance pédantesque qui manie le sabre comme une férule, et prétend régenter le monde à coups de schlague. Qu'est-ce que notre frivole chauvinisme auprès de la *Teutomanie* qui règne chez eux à l'état d'idolâtrie délirante, et dont la haine de la France est le premier dogme? « Mangeur de Français », *Franzosenfresser*, est chez eux une sorte d'épithète homérique, une appellation d'honneur et de gloire. Leurs patriotes l'arborescent à leur casque de reître ou à leur casquette d'étudiant, comme le Sauvage s'attache à l'épaule la chevelure scalpée de son ennemi. Cette haine tenace, opiniâtre, qui déshonore la guerre qu'ils nous font par des horreurs méthodiques, elle fermentait depuis longtemps dans leurs livres et dans leurs écoles. La Gallophobie était une des branches de l'instruction publique de l'Allemagne. Et ce n'était pas seulement à la politique de la France qu'elle s'acharnait avec rage, mais à sa gloire littéraire, à son génie et à ses chefs-d'œuvre. Leurs pédants universitaires méprisent de haut en bas nos poètes et nos écrivains; ils les mesurent à la toise faussée de leur esthétique et les déclarent impropres au service du génie german. — Il y a trente ans, le gouvernement prussien faisait décorer une salle de l'université de Bonn d'une fresque représentant les Ecoles de philosophie. Les maîtres de la science y figuraient tous, depuis Pythagore jusqu'au dernier songe-creux hégélien. La philosophie française était seule mise à la porte du docte cénacle: Descartes et Pascal n'y avaient pas été reçus bacheliers. — Il n'est pas jusqu'à ce béat d'Overbeek qui, rassemblant tous les peintres et tous les sculpteurs anciens et modernes dans son tableau: *les Arts sous*

l'invocation de la Vierge, n'en ait dévotement excommunié les artistes profanes et corrompus de la France. Kaulback et Cornélius s'y rengorgent en Conseillers intimes de la Madone germanique; mais Poussin, Lesueur, Jean Goujon, sont exclus de cet atelier céleste: on n'y reçoit pas les rapins.

C'est à croire qu'on rêve quand on les entend nous traiter de « race inférieure ». Et qu'est-ce donc que cette Allemagne si superbe aujourd'hui et si magistrale? Une race à peine déclassée de la barbarie, la dernière venue de l'Europe au monde de la civilisation et de la lumière. Elle végétait encore dans les fouillis et dans les ténèbres quand la France avait produit Montaigne et Rabelais, les grands poètes et les admirables conteurs du seizième siècle, et partagé la gloire de la Renaissance avec l'Italie. Tandis que toutes les autres écoles abondent en grands maîtres, la sienne n'en compte qu'un, Albert Durer, digne d'être mis à leur rang. Au dix-septième siècle, son intelligence, un moment secouée par Luther, semble anéantie; sa littérature se fait la vassale servile et humiliée de la France. Ce siècle de Louis XIV que ses cuistres affectent de dédaigner avec insolence, elle en porta gauchement la perruque sous son bonnet carré de docteur, déformant sa langue pour la calquer sur la nôtre. Au dix-huitième siècle, cette Prusse qui prétend nous envoyer à l'école, se met à celle de nos philosophes. Ils viennent la civiliser et l'instruire. C'est à la flamme de Voltaire que s'est réchauffé ce serpent. — Alors, il est vrai, sous une conjonction d'étoiles imprévues, surgit, en Allemagne, un groupe de poètes et de penseurs admirables: Goëthe, Schiller, Herder, Kant, Lessing. Mais ces grands hommes, concitoyens du monde, étaient pleins d'humanité et de sympathie; ils respectaient et aimaient la France; ils ont exprimé magnifiquement dans leurs œuvres la reconnaissance intellectuelle que lui devaient leurs génies. Quelle colère aurait allumée dans l'âme généreuse de Schiller le brigandage féodal de la Prusse actuelle! Quelles ironies olympiennes Goëthe aurait fulminées sur les hobereaux de Berlin! — Cette ère de splendeur littéraire fut radieuse, sans doute, mais plus courte encore. Depuis quarante ans, le génie allemand semble profondément épuisé. Pas un roman et pas un poème qui puisse glorieusement traverser le Rhin et se naturaliser chez les nations étrangères. Le dernier grand poète de l'Allemagne, Henri Heine, à moitié Français par l'esprit, l'était tout à fait par le cœur. Lorsqu'il vint se fixer à Paris, comme dans la patrie de son choix, il se déclarait fièrement « Prussien libéré. »

(A continuer.)

PAUL DE SAINT-VICTOR.

imprudente et dangereuse, d'illustres guerriers qui, d'abord, sauvèrent leur patrie, et finirent par l'opprimer.

Telle est, chers Philadelphes, la destinée actuelle de notre riche et belle France, mère des beaux-arts, pays des héros les plus illustres, libre autrefois. Elle obéit aujourd'hui à un oppresseur dont l'impudence grandit d'heure en heure. Le moment de l'insurrection générale a sonné; les peuples armés sont en marche. Employons le peu d'instant qui vont s'écouler pour arriver à une courte et terrible vengeance, à relire et proclamer les nouvelles lois qui vont régir notre patrie, la réunir en un seul peuple dans ses limites naturelles, et la rendre libre, heureuse, florissante, enfin l'exemple du reste de l'univers.

LE GRAND ÉLU. — Philadelphes, unissez-vous à moi pour célébrer notre orateur.

Les six applaudissements s'exécutent comme précédemment.

LE GRAND ÉLU. — Maintenant, secrétaire, lisez-nous les instructions remises à nos directeurs en vue du mouvement organisateur qui se prépare.

LE SECRÉTAIRE, lisant. — « Chaque directeur se transportera, vers onze heures précises de la soirée du... dans le lieu de rassemblement désigné aux chefs de centurie. Il leur déclarera verbalement le but des rassemblements généraux, et désignera les places publiques ou autres lieux où chacun d'eux devra former un corps de ses frères et autres partisans, même profanes, reconnus dignes, par leurs opinions libérales, de concourir à

la gloire de cette journée. Il désignera les hommes dévoués qui seront volontairement déterminés à frapper les premiers coups, ainsi que les hérauts qui proclameront immédiatement la chute et la fin des oppresseurs du peuple.

« En même temps, il remettra aux principaux chefs la liste des principaux satellites du pouvoir renversé, qu'il sera bon d'arrêter, d'emprisonner ou même de mettre à mort, en cas d'inutile résistance. Il chargera ces mêmes chefs de faire afficher la proclamation qui constitue un nouveau gouvernement provisoire, chargé d'annoncer la liberté française et de rassembler la chambre unique élue par tous les citoyens sans exception, et qui devra se réunir dans un mois au plus tard, à dater du jour du soulèvement général de la patrie.

« Ce gouvernement provisoire de vingt et un membres, que nous avons déjà choisis parmi les grands maîtres élus, zélés partisans d'une liberté sage et forte, incorruptibles à toutes les séductions, devra s'installer au palais encore occupé par les tyrans, aussitôt qu'ils en seront chassés. Une garde, composée de citoyens fidèles à nos principes, se mettra en possession de tous les hôtels ministériels et de toutes les caisses publiques. Si le mouvement s'effectue sans une résistance trop sanglante, on évitera le combat autant que possible, et les individus coupables ou suspects seront mis en sûreté jusqu'après le rassemblement du gouvernement définitif.

« Les directeurs du mouvement en surveilleront personnellement l'exécution; ils se répandront parmi les masses populaires, encourageront les

faibles, engageront les indécis à se réunir aux braves, et promettent les récompenses de la reconnaissance nationale à tous les patriotes philadelphes, francs-maçons ou profanes qui se seront signalés par leurs actes dans cette légitime guerre. Plus tard, ces chefs rendront un compte exact de toutes leurs opérations politiques ou guerrières. »

LE GRAND ÉLU. — Vous voyez, chers Philadelphes, que les plus sages précautions ont été prises pour les succès de nos grands desseins. Ils sont infaillibles, et dans peu vous serez appelés en partie à régir ce peuple courageux qui va briser ses chaînes pour jamais. Songez aux serments terribles que vous avez prononcés, et soyez certains que nous plongerions nos glaives dans vos cœurs parjures, s'il vous arrivait de les oublier.

LE PREMIER ÉCLAIREUR. — Très-vénérable grand élu, je propose de renouveler notre serment secret en cette occasion décisive et solennelle.

L'ÉTOILE ORATEUR. — J'appuie cette proposition au nom de tous les grands dignitaires.

LE GRAND ÉLU. — Philadelphes, maîtres et élus, puisque la proposition que vous venez d'entendre est appuyée, descendez au milieu de l'enceinte, mettez en terre le genou droit en même temps que moi, et prononcez les mots: *Je le jure!* après que j'aurai répété la formule sacrée de notre institution.

CHARLES MONSELET.

(La suite au prochain numéro.)

LE GÉNÉRAL RENAULT

Le 7 décembre, à midi, avaient lieu, à l'hôtel des Invalides, les obsèques du général Renault, qui avait succombé la veille aux blessures reçues à la bataille de Champigny.

Un obus avait éclaté entre les jambes de son cheval et lui avait emporté le pied. L'amputation de la jambe avait été jugée nécessaire. Le général l'avait subie avec le courage d'un vieux soldat. Deux jours après il succombait aux suites de l'opération.

C'était, dit *la Vérité*, le 30, vers midi ; des régiments de ligne et des bataillons de mobile venaient de gravir le plateau qui sépare Bry de Villiers; les Prussiens, après avoir résisté avec opiniâtreté à Champigny et dans Bry même, avaient complètement disparu. Les positions semblaient évacuées, rien ne résistait plus à l'élan des soldats, qui s'élançaient sur un parc entouré de murs qui couronne le plateau. Mais l'ennemi attendait ce moment-là pour démasquer les batteries dont l'existence était ignorée; quinze pièces de siège se découvrent à la fois et lancent une véritable trombe de projectiles. Les zouaves tiennent bon et se font hacher; mais les jeunes soldats des bataillons de marche et les mobiles sont en proie à une terreur momentanée: les sacs, les fusils, jonchent la terre, et bientôt, l'artillerie prussienne aidant, la retraite s'accroît et ne tarde pas à prendre le caractère d'une fuite dont l'aspect menace de rappeler les scènes les plus néfastes de cette campagne.

On vient prévenir à la hâte le général Renault. « Malheureux ! s'écrie-t-il, on va encore dire que le coup a été manqué à cause de moi comme à la Malmaison ! » Puis, piquant des deux avec toute son escorte, il s'élança au milieu des fuyards, il les apostrophe énergiquement : « Lâches, dit-il, vous allez voir si ma peau est mieux cousue que la vôtre

et si j'ai peur ! » Un officier veut le dissuader de pousser plus avant à cause du péril, il a saisi le cheval du général par la bride; un obus éclate, coupe net le poignet de l'officier et blesse grièvement le cheval au bas ventre; la bête, folle de douleur, prend le galop; elle a fait à peine cinquante pas qu'une volée de mitraille jette par terre le ca-

valier et le cheval, qui roulent l'un sur l'autre. »

Par un décret du Gouvernement de la défense nationale, la République, pour la première fois depuis le 4 septembre, prenait à ses frais les funérailles d'un de ses dévoués défenseurs.

Une proclamation du gouverneur de Paris avait déjà rendu un juste tribut d'éloges au commandant du 1^{er} corps de la 2^e armée. « Il avait, disait le général Trochu, l'âme haute, le cœur vaillant. D'une bravoure chevaleresque, personne plus que lui n'inspirait à la troupe par son attitude. Il a été frappé dans une grande journée. Il faut le regretter, mais, dans ce temps de sacrifices, il ne faut pas le plaindre, car il est mort en soldat.

« On peut dire de ce vieux guerrier que la mort l'a surpris au moment où il rêvait de gloire et de succès pour son pays. »

Le général Renault était en effet un vieux brave. Depuis sa sortie de Saint-Cyr, en 1825, il avait donné toute son énergie, sa forte intelligence au service de cette patrie que son grand cœur ambitionnait de voir bientôt délivrée de l'étranger.

Capitaine dans la légion étrangère, il arriva vers 1840 au grade de lieutenant-colonel des zouaves. En 1834, il commandait le 6^e léger. Il resta en Afrique en qualité de général de brigade jusqu'en 1848, époque où il vint prendre le commandement d'un corps de l'armée des Alpes.

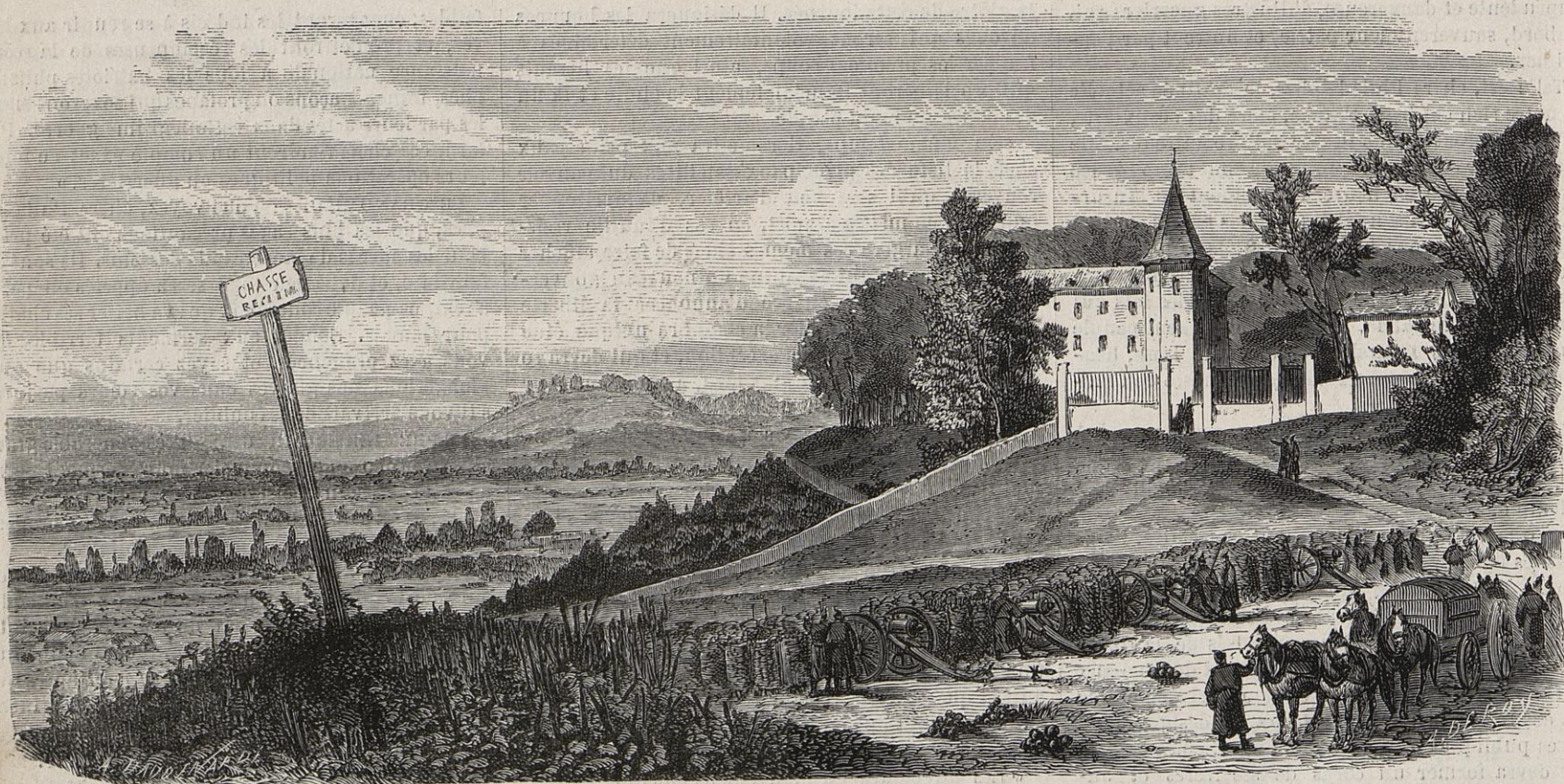
Retourné en Afrique après avoir quitté notre armée d'observation, il remplit dans notre colonie africaine les fonctions de gouverneur général, par intérim.

Il partagea les dangers de la guerre d'Italie à la tête d'une division qui s'illustra à Solferino.

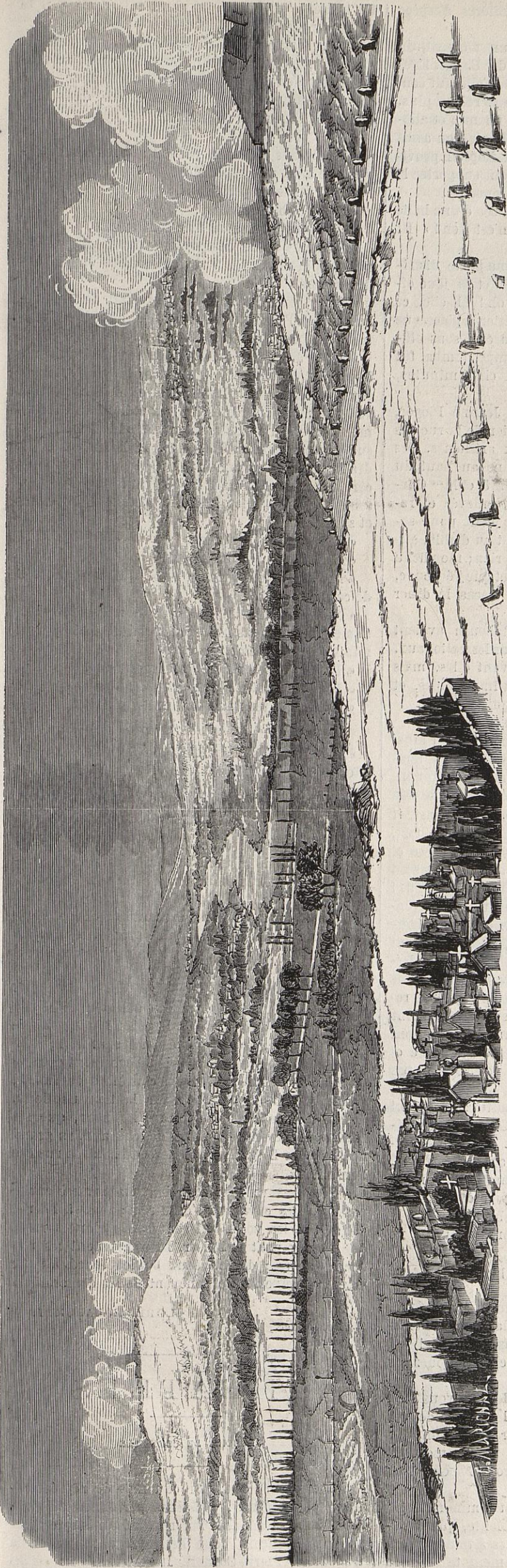
La grand-croix de la Légion d'honneur et sa nomination à la dignité de sénateur récompensèrent sa belle conduite. Malgré ses soixante-quatre ans, le général Renault était d'une rare énergie de corps et d'intelligence.



Le général Renault, blessé à la bataille de Villiers et décédé le 4 décembre.



LA DÉFENSE. — Le plateau d'Avron, vu du parc de Montguichet occupé par l'ennemi. — D'après le croquis de M. Peulot.



Gagny.

Plateau d'Avron.

Chelles.

Neuilly-sur-Marne.

Gournay, La Marne.

Le plateau d'Avron et les positions qu'il domine. — (Dessin d'après nature de M. Sellier.)

Route stratégique.

Noisy-le-Grand.

Fort de Nogent.



DÉFENSE DE PARIS. — Tentative d'attaque des Prussiens à Bezons, déjouée par la lumière électrique de l'appareil Bazin, à Montmartre. — (Dessin de M. Lalanne.)

Le général Trochu savait trop bien tout ce qu'on pouvait attendre d'un pareil caractère pour ne pas lui confier un commandement important dans les opérations du siège.

Il l'avait placé à la tête d'une division de la 2^e armée de Paris, que son commandant en chef, le général Ducrot, a si vaillamment conduite à la victoire dans la journée du 2 décembre.

Le général Renault, ce jour-là, fit l'admiration de ses soldats, surtout par sa vaillance à supporter la douleur.

A ceux qui s'intéressaient à sa blessure, il répondait simplement : « La délivrance de Paris vaut bien une jambe. »

Hélas ! la délivrance de Paris lui a coûté la vie. Il l'a donnée avec ce courage simple dont il avait donné tant de preuves dans sa longue carrière militaire.

LÉO DE BERNARD.

LE VICE-AMIRAL SAISSET

Jean-Marie-Théodore Saisset, qu'un récent décret vient d'élever au grade de vice-amiral, commande, avec les secteurs qui en dépendent, les forts de Noisy, de Romainville et de Rosny.

Cette partie de notre enceinte était une de celles que M. de Moltke avait jugées des plus faibles, et sur laquelle il devait jeter ses premières colonnes d'attaque. En en confiant la défense au vice-amiral Saisset, le général Trochu avait reconnu en lui les qualités éminentes qu'exigeait la surveillance d'une si importante position.

C'est au plus haut de la caserne du fort de Noisy que le vice-amiral a établi son poste d'observation. Il ne le quitte ni jour ni nuit. Toujours la lunette en main, il ne paraît pas un Prussien à l'horizon, sans qu'il le happe au passage et le signale à qui de droit au moyen des banderoles qu'un de ses marins hisse sur son ordre au mât de pavillon.

Dans cet observatoire, le vice-amiral est aussi vigilant qu'il l'était sur son banc de quart, alors que, capitaine de vaisseau, il prenait une part vigoureuse au siège de Sébastopol.

Pendant la guerre de Crimée, il fit preuve de cette résolution qu'il apporte à toutes les questions qui touchent à la défense de Paris. Il a déjà donné aussi bien des preuves de cet esprit plein d'expédients qui ont signalé les actes de son gouvernement dans la Nouvelle-Calédonie.

Né en janvier 1810, le vice-amiral Saisset porte assez gaillardement ses soixante ans pour fatiguer dans ses nombreuses excursions à pied ses plus jeunes officiers d'ordonnance. Il est d'une activité vraiment admirable, surtout depuis qu'il tient en main le commandement de son plateau d'Avron.

Ces jours derniers, les Prussiens ont essayé, dans la nuit, de prendre cette position; le vice-amiral les a si bien reçus qu'ils n'y reviendront probablement plus.

Les Allemands ont certainement été trompés par les apparences calmes et douces du vieux loup de mer; mais ils ont dû bientôt comprendre qu'en fait de douceur, le vice-amiral Saisset en nourrissait peu pour les ennemis de la France.

MAC VERNOLL.

LES MÉMOIRES DE LA RÉPUBLIQUE

GRILLE

[Suite]

Les Femmes.

« Les troupes ne devant pas quitter leur poste, et les casernes aussi bien que les auberges étant fermées, les femmes de la ville furent invitées à leur porter des vivres, comme elles le faisaient déjà pour la garde nationale. Elles s'y prêtèrent de bonne grâce, et alors ce ne fut plus qu'un repas civique sur toute la ligne. Partout on mangeait, on buvait, puis on se battait avec un cœur qui s'excitait en-

core par la présence de ces vivandières d'espèce nouvelle.

« Cinq femmes portaient, dans un fauteuil, un soldat blessé et traversaient la place des Halles. Elles passaient par la prison, lorsque l'une d'elles fut couchée à terre par un biscailien et ne se releva plus. Les quatre autres continuèrent leur chemin et allèrent jusqu'au palais des Marchands, où l'on avait organisé une permanence. C'était un hôpital provisoire pour les blessés qui ne pouvaient supporter le voyage jusqu'à l'Hôtel-Dieu et au Ronceray.

« Justine Vauvert eut la cuisse percée d'une balle sur la Porte-Neuve. « Ah ! bah ! ce n'est rien ! » Et elle ne bougea pas.

« Louise Vanjeul, qui sur la même porte distribuait des cartouches, eut l'œil droit et la joue effleurés d'un coup de feu : « Oh ! oh ! dit-elle, ce n'est que ça ! » Et elle ne voulut quitter la place que pour voler au secours d'un malheureux sous-officier qui, frappé d'une balle à la tempe, tomba, fut un moment relevé par elle, et, en cinq minutes, expira dans ses bras.

Passons à la porte Saint-Michel. Jeanne Pioger, de la rue Valdemaine, et M^{me} Garnier, de la rue des Poëliers, servaient de la soupe aux artilleurs. Des balles viennent et les blessent, l'une au haut du bras, l'autre au poignet. Le sang jaillit, et M^{me} Garnier, dont la blessure est grave, est enlevée et reconduite chez elle. Mais quand on vient pour secourir Jeanne Pioger : « La soupe est au diable, dit-elle, mais moi, je n'ai rien, presque rien; mon fichu noué en fera l'affaire, et le seul regret que j'éprouve, savez-vous, c'est de voir qu'en ce tracas le dîner est perdu. »

« Jeanne Duchesne et Renote Rabouin avaient apporté du pain et du bœuf à des gardes nationaux. Deux de ces gardes sont tués devant elles, mais elles n'en demeurent pas moins là impassibles, et ne descendent du rempart qu'à la nuit.

« Je termine par une scène plus sombre :

« Deux autres femmes, car elles marchaient ainsi souvent par deux afin de s'entraider, deux femmes donc, deux cousines, Perrette et Anne Martin, filles des deux sœurs, étaient, l'une auprès de son père, l'autre auprès de son frère, sur le rempart, et leur servait à boire du vin blanc, vieux et fort, pour les exciter à combattre. Un boulet passe et frappe les deux hommes à l'épaule, au front. Ils sont moulus et broyés sur le coup : « Ah ! les brigands ! les gueux ! Ah ! braves soldats, exterminatez-les ! vengez-nous ! vengez-nous ! » Tel fut le cri de ces femmes. Elles descendent du rempart, elles emportent les restes de ceux qui leur sont chers; c'est elles-mêmes qui de leurs mains les ensevelissent, et puis elles réviennent échevelées, palpitantes; elles reviennent armées de fusil toutes deux, et, pendant trois heures, au milieu du plus grand feu, elles sont sur la porte, animant de la voix, de l'exemple et du geste les officiers et soldats, qui ne se lassent pas de les admirer.

« Et que sont nos remparts ? abattus ! Que sont les femmes ? mortes, vous dis-je ! Où sont ces maisons ruinées et en flammes ? on les a relevées, alignées, recouvertes; elles sont blanches, neuves, meublées avec luxe et peuplées de familles qui n'ont rien vu du siège, rien su, ou que peu de chose, et qui s'imaginent que je leur parle chinois.

« Ce qui me touche encore si profondément ne les intéresse guère.

« O Dieu ! que de sang versé pour obtenir ce calme !

« Conservez-le donc sans turpitude, sans honte.

« Nous avons acheté pour vous la liberté; bénissez-la donc et ne vous la laissez pas reprendre !

« Et la vérité si chèrement payée, ne la jouez pas aux dés et à la Bourse !

« Agioteurs que vous êtes, cupides que vous êtes, vous n'avez pas une larme pour les maux de vos pères, pas un marbre pour graver leur nom, pas un regard pour leur histoire, pas une palme pour leur martyre, et pas une couronne pour leur gloire ?

« Gloire sans vous et malgré vous immortelle !

« Nation froide, accroupie, indolente, qu'est devenue ta grandeur passée ? Tu plies à tout, tu consens à tout, et l'intrigue impunément te traînera sur la claie et dans la fange. Ah ! comme l'étranger

t'a traitée ! et encore aujourd'hui, comme il te foule aux pieds dans sa pensée et te méprise !

« Sans cœur, sans foi patriotique, sans morale pure, sans pudeur, votant, ne votant pas, se vendant, se donnant, ignare ici, corrompue là, ô France ! plongée dans l'or, dans le vice, dans l'incertitude, l'anarchie et l'abîme !

« Mais je m'égare !

« Et je vous demande pardon : il reste un peuple, une âme, une espérance !

« La France ne périra pas.

« La République vivra !

« Tous les germes du bien sont en elle.

La conclusion de ce dernier extrait est presque une prophétie. Grille y revient encore en un autre passage :

« Le système des sans-culottes était de tout réduire dans l'armée à des *chenapans*, afin de se vautrer à leur aise dans cette lie.

« La grâce, l'élégance, l'éducation, l'intelligence formée et développée, la science, le vrai courage, compagnon de la philosophie et de l'humanité, étaient autant de crimes. De sots scélérats, des hommes pervers, ne voulaient asséoir la sécurité que sur des formes grossières, que sur la haine. Il y a des insensés et d'abominables gens qui rêvent encore des mesures pareilles, qui pensent à l'établissement d'un régime qui serait la honte de la France et sa ruine.

« Je les voue à l'infamie.

« Mais ils ne régneront pas.

« Les esprits ont pris un essor qui nous garantit de ces horreurs.

« Nous aurons la République, non le sans-culottisme; nous aurons un ordre social régénéré, mais non le communisme.

« Le mal qu'on redoute est impossible.

« L'avènement du bien est proche !

« La liberté toujours, la terreur jamais !

La levée du siège.

« A midi, le 14, les Brigands firent un nouvel effort et se précipitèrent tumultueusement sur les deux portes Cupif et Saint-Michel.

« Sur la porte Saint-Michel se dirigeaient l'infanterie et les canons; sur la porte Cupif marchait la cavalerie en bon ordre. Elle devait mettre pied à terre au pied de la grille et escalader le mur, pendant que d'autres bandes, partant du faubourg Saint-Samson et de la Chaloire, soutiendraient cette double attaque, combinée avec audace et dont l'exécution fut commencée avec une grande résolution.

« Point de tranchée, point de gabions, rien qui parât les coups et favorisât les approches. Les Brigands marchaient à découvert, en criant de toutes parts : « Mon bon Dieu, aidez-nous ! »

« La porte Cupif semblait le point le plus vulnérable. On avait coupé la levée La Besnardière; mais le mouvement avait été si vigoureusement exécuté qu'il allait peut-être se voir couronné de succès, quand la pièce de 36, placée sur la tour Guilloux, se mit à jouer avec un si rare bonheur, que ses boulets coupèrent les jambes des chevaux, en grand nombre, des Brigands, qui descendaient la rue des Pommiers.

« Ces chevaux qui tombaient embarrassèrent le passage. Les cavaliers s'enfuirent; tout à l'heure intrépides, les voilà qui sont saisis d'une terreur que rien ne peut maîtriser. Ils se rejettent les uns sur les autres; de nouveaux boulets lancés à toute volée les renversent et achèvent de les démoraliser.

LORÉDAN LARCHEY.

(A continuer.)

THÉÂTRES

L'ATTILA DE CORNEILLE

On m'assure que, par ce temps de représentations patriotiques, plusieurs personnes auraient écrit à M. Edouard Thierry, administrateur du Théâtre-Français, pour l'engager à reprendre la tragédie de Pierre Corneille intitulée : *Attila, roi des Huns*. Selon ces personnes, les allusions et les rap-

prochements abondent dans cette pièce. Cela ne doit pas étonner. Depuis le commencement de la guerre, on a souvent comparé le roi Guillaume au « fléau de Dieu, » et jamais comparaison ne fut plus juste. A quatorze siècles de distance, Attila, comme devait le faire plus tard Guillaume, traversait le Rhin, franchissait la Moselle, la Loire, la Seine, détruisait Metz, venait camper devant Orléans et devant Paris. Il traînait derrière lui une armée de cinq cent mille hommes, presque autant que Guillaume. Il était colère et intempérant. Ajoutez à cela, pour compléter la ressemblance, un vague sentiment religieux ou plutôt superstitieux, quelque chose comme de l'effroi en présence des choses saintes. A Troyes, des prêtres obtiennent de lui le salut de leur ville; dans les champs prussiens, il cède à la prière d'une bergère; une vision le fait reculer devant Rome. Mais le parallèle avec le roi Guillaume s'arrête à ces traits d'humanité.

A ce point de vue, la représentation d'*Attila, roi des Huns*, ne manquerait pas d'un certain intérêt. On en trouverait peut-être encore un autre, — plus particulier aux lettrés, celui-là, — dans l'exhumation d'une des œuvres les plus décriées de la vieillesse du grand Corneille. *Attila* n'a pas survécu, en effet, à l'épigramme de Boileau; ce petit quatrain a la valeur concise d'une épitaphe. Malgré le *holà!* crié aux passants, j'ai voulu remuer cette poussière; j'ai relu cette tragédie, avec le désir et l'espoir secret de surprendre les contemporains de l'auteur en flagrant délit d'injustice.

L'action se passe au camp d'Attila; pas d'autre indication. Au lever du rideau, le monarque barbare est en scène avec sa suite. Voici les premières paroles qui sortent de sa bouche :

Ils ne sont pas venus, nos deux rois? Qu'on leur die
Qu'ils se font trop attendre, et qu'Attila s'ennuie.

Ces vers excitent le sourire par leur enflure familière. Ils sont pourtant en situation. On croit déjà entendre le bruit des bottes de Louis XIV dans le Conseil, et le galop du cheval de Napoléon dans les rues de Dresde. Tous les despotes ont de ces façons de matamore. — *Nos deux rois!* Quels sont ces deux rois? C'est le roi des Gépides et c'est le roi des Ostrogoths, Ardaric et Valamir, tous deux prisonniers d'Attila et lui servant de confidentes au besoin. Les amateurs de rapprochements ne sauraient voir en eux M. de Moltke et le comte de Bismark. Attila les a fait mander pour les consulter au sujet de son mariage, car il est las de son célibat; le tigre veut avoir sa femelle; ce devastateur aspire à reproduire son espèce. Précisément il a sous la main en ce moment deux princesses du plus auguste sang, Honorie, sœur de l'empereur Valentinien, et Ildione, sœur du roi de France Mérovée. Elles sont chez lui en qualité d'otages, et son cœur hésite entre elles deux.

Nos deux rois consultés ne jettent pas une grande lumière dans l'âme d'Attila; eux-mêmes soupirent en secret pour les princesses, et naturellement chacun d'eux lui propose d'épouser celle qu'il n'aime pas. Tel est le fond de la pièce, une partie de quatre coins avec Attila au milieu.

Cela est assez pauvre pour cinq actes; les deux premiers n'offrent rien de bien saillant; le troisième débute d'une manière qui prête encore au sourire :

ATTILA

Octar, as-tu pris soin de redoubler ma garde?

OCTAR

Oui, seigneur, et déjà chacun s'entre-regarde...

Décidément, Corneille n'est pas heureux dans ses commencements d'actes. Il prend sa revanche un peu plus loin dans deux scènes différentes avec les deux princesses :

Quoi! vous pourriez m'aimer, madame, à votre tour?
Qui sème tant d'horreur fait naître peu d'amour.
Qu'aimeriez-vous en moi? Je suis cruel, barbare;
Je n'ai que ma fierté, que ma fureur de rare.

Le ton change avec la seconde princesse, qui se croit courtisée au refus de sa rivale.

HONORIE

Accepter ses refus, moi, seigneur!

ATTILA

Vous, madame.

Peut-il être honteux de devenir ma femme?
Que ce soit son refus ou que ce soit mon choix,
En marcherez-vous moins sur la tête des rois?

Ce dernier vers est très-beau, et bien dans la note héroïque du *Cid*. En voici d'autres d'une aussi franche allure, alors qu'Attila finit par s'emporter contre le roi des Gépides et le roi des Ostrogoths. Celui-ci ose lui dire :

... Si vous êtes roi, songez que nous le sommes!

ATTILA

Vous, devant Attila vous n'êtes que deux hommes,
Et, dès qu'il m'aura plu d'abattre votre orgueil,
Vos têtes pour tomber n'attendent qu'un coup d'œil.
Je fais grâce à tous deux de n'en demander qu'une :
Faites-en décider l'épée et la fortune;
Et qui succombera du moins tiendra de moi
L'honneur de ne périr que par la main d'un roi.

On a critiqué le dénoûment d'*Attila*; il est cependant conforme à l'histoire ou du moins à la légende. « Tous les écrivains, — dit Corneille dans son avertissement au lecteur, — rapportent que ce roi avait accoutumé de saigner du nez, et que les vapeurs du vin et des viandes dont il se chargea fermèrent le passage à ce sang, qui, après l'avoir étouffé, sortit avec violence par tous les conduits. Je les ai suivis sur la manière de sa mort, mais j'ai cru plus à propos d'en attribuer la cause à un excès de colère qu'à un excès d'intempérance. »

La paraphrase poétique, à part quelques traits, est au-dessous de ce grand génie. Qu'on en juge :

..... Écoutez

Comme enfin l'ont puni ses propres cruautés,
Et comme heureusement le ciel vient de souscrire
A ce que nos malheurs vous ont fait lui prédire.
A peine sortions-nous, pleins de trouble et d'horreur,
Qu'Attila recommence à saigner de fureur,
Mais avec abondance, et le sang qui bouillonne
Forme un si gros torrent, que lui-même il s'étonne.

C'est en vain qu'il fulmine à cette affreuse vue;
Sa rage qui renaît en même temps le tue.
L'impétueuse ardeur de ces transports nouveaux
A son sang prisonnier ouvre tous les canaux;
Son élanement perce ou rompt toutes les veines,
Et ces canaux ouverts sont autant de fontaines
Par où l'âme et le sang se pressent de sortir,
Pour terminer sa rage et nous en garantir.
Sa vie à longs ruisseaux se répand sur le sable;
Chaque instant l'affaiblit et chaque effort l'accable;
Chaque pas rend justice au sang qu'il a versé,
Et fait grâce à celui qu'il avait menacé.
Ce n'est plus qu'en sanglots qu'il dit ce qu'il croit pire.
Il frissonne, il chancelle, il trébuche, il expire;
Et sa fureur dernière, épuisant tant d'horreurs,
Venge enfin l'univers de toutes ses fureurs!

Il ne faut pas trop en vouloir à Corneille si d'un sujet aussi monstrueux il ne put tirer qu'un monstre dramatique. Quoi qu'il arrive et quelque reprise qu'on en essaye, je doute que le jugement de la critique soit cassé.

C'était le gros La Thorillière qui faisait Attila au théâtre du Palais-Royal. L'avenir conservera également le nom du sinistre acteur qui joue en ce moment le même rôle à Versailles.

CHARLES MONSELET.

CHRONIQUE MUSICALE

Ce n'est pas sans à-propos, ni sans plaisir, que nous cueillons pour le lecteur deux pages des *Mémoires* du citoyen Grétry. Ce livre curieux de l'auteur de *Richard Cœur-de-Lion* est daté de pluviôse an V; il respire la philosophie du temps, et peut en beaucoup de ses passages s'appliquer à l'époque que nous traversons.

Lisez d'abord cette théorie de la liberté :

« La liberté est l'apanage de l'homme. En le formant, le Créateur lui dit : Sois libre; et il le fut. Toute espèce d'esclavage lui est insupportable, et dès qu'il se voit forcé de baisser la tête sous le joug de la tyrannie, il médite déjà sa vengeance. »

« Si nous voyons la terre couverte d'hommes soumis à des despotes, c'est parce que la multitude leur a dit : Soyez nos maîtres, rendez-nous heureux, et nous vous obéirons. Mais quand cette multitude se trouve accablée de sa servitude, le traité

est rompu. Cependant cette liberté naturelle de l'homme le conduit lui-même au désordre et à l'anarchie, parce que les hommes veulent tous très-naturellement, et chacun en son particulier, dominer ceux qui les entourent.

« Il faut donc des lois faites par la généralité et consenties par elle. Dès que les lois sont consenties par tous, tous, sans distinction, doivent leur obéir. Pardonner au transgresseur des lois est un crime. On doit voir alors l'homme qui a transgressé ses propres lois marcher fièrement à l'échafaud en disant : Je suis heureux de mourir pour cesser d'être criminel... »

« ... Entre tous les hommes, l'artiste fut toujours l'ami le plus chaud de la liberté; l'étude continue de la nature le rend tel. L'homme de génie ose, même en présence des despotes, proclamer la liberté de son être; il ose braver leur politique et leurs préjugés. C'est une tête exaltée, c'est un fou, disent-ils, mais il a un grand talent. Disons mieux : c'est un homme qui ne veut pas se rendre coupable d'adulation. »

Tournons la page... Voici un autre morceau tout empreint encore d'esprit libéral, et qui est même une profession de foi républicaine, faite à la manière d'un musicien qui rapporte à son art les choses de la politique.

« Dans les monarchies, chaque intrigant veut tout envahir, parce que tout est du ressort de l'intrigue. Un auteur, Voltaire, je crois, a dit quelque part à peu près ceci : « Avec du temps, l'esprit qu'il faut, et surtout de la patience, tout homme peut « se faire empereur. » Comme les temps sont changés! Aujourd'hui, en septembre 1794, il faudrait autant d'esprit pour se défaire d'une couronne. »

« Il n'est pas nécessaire à l'intrigant d'avoir la moindre notion des arts pour être mis à leur tête. Un financier sera directeur de l'art dramatique; un guerrier dirigera l'architecture, la sculpture, la peinture. »

« Plus les hommes de génie sont indignés de ces inepties, plus ils deviennent dédaigneux de ces Mécènes intrigants. Le sentiment de leur force réveille en eux l'orgueil du talent humilié. L'homme en place s'en aperçoit; alors il n'est plus possible à l'artiste habile d'obtenir aucun emploi, aucun encouragement, parce qu'il devient suspect à l'ignorant qui gouverne.... Voilà ce que j'ai vu en France pendant trente ans. »

Et voilà ce que le bon Grétry aurait pu voir longtemps après s'il eût vécu plus vieux.

Laissons au lecteur le plaisir de rechercher, parmi les personnages du régime déchu, s'il n'en est pas qui, banquiers ou militaires, aient été ministres des beaux-arts, et cela sans que, par une juste réciprocité, on ait donné à un artiste le portefeuille des finances ou celui de la guerre.

ALBERT DE LASALLE.

LE COMMANDANT FRANCHETTI

C'était le glorieux 2 décembre, le jour de la bataille de Champigny.

La lutte était engagée sur toute la ligne. De tous côtés les balles sifflaient et bourdonnaient, les obus éclataient, la mitraille tuait, la mort allait son train des grands jours, elle fauchait dans les deux camps.

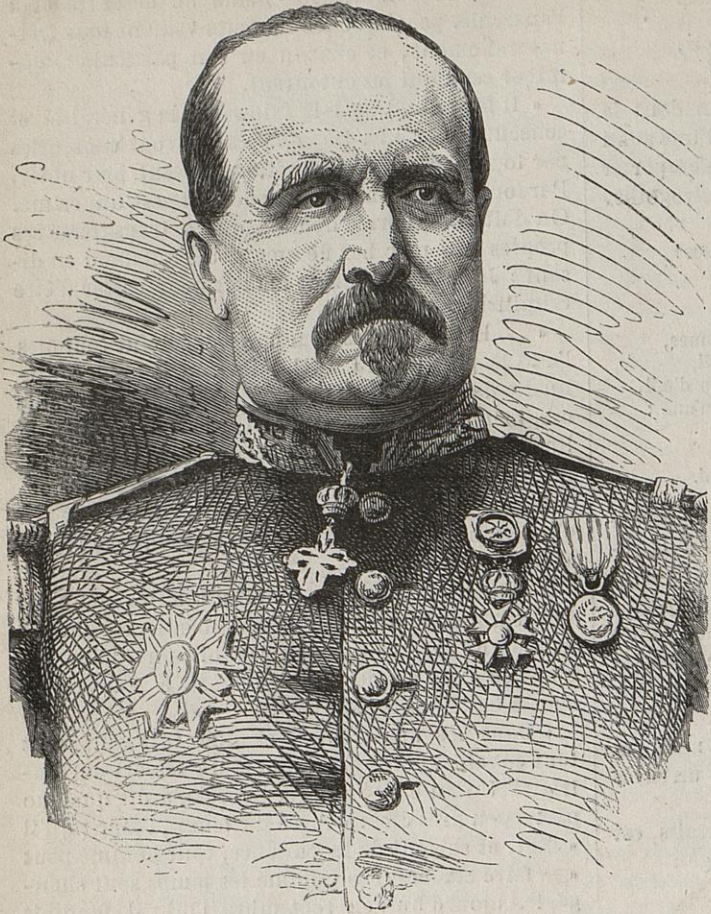
Franchetti, commandant des éclaireurs de la Seine, faisait depuis le matin partie de l'escorte du général Ducrot. Il attendait des ordres.

Une mission périlleuse demandait pour être exécutée un intrépide cavalier. Le général appela Franchetti et la lui confia.

Le commandant des éclaireurs partit le sourire aux lèvres, au galop de son petit cheval arabe. Au milieu de la mêlée furieuse, il semblait être dans son élément.

Franchetti venait à peine de quitter l'état-major qu'un éclat d'obus le frappait à la partie supérieure de la cuisse droite et lui fracturait l'os de la cuisse. Son cheval, blessé à la hanche, perdait son sang qui coulait à flots d'une plaie béante.

Le commandant ne tomba pas. Il se roidit contre la douleur et put encore arriver dans une sablière



Le général Ladreit de Lacharrière, tué à la prise de Montmesly.

servi son pays en brave soldat.

Lorsque Paris fut investi, Franchetti oublia et sa grande fortune et sa belle jeunesse. Il avait à peine trente-six ans; il avait une femme et une enfant qu'il adorait. Son bonheur était si complet qu'il aurait pu justifier l'égoïsme. Franchetti ne vit que les malheurs de la patrie. Il se dévoua à son devoir et créa ce corps d'Eclaireurs de la Seine dont l'audace et les hauts faits ont relégué bien loin l'insolence des uhans légendaires.

Franchetti est mort deux jours après la victoire de Champigny, loin de sa femme et de son enfant, qu'il avait fait partir de Paris depuis le commencement de la guerre. Mais en mourant, il a pu se dire : « Pour héritage, je leur laisse la gloire de mon nom. »

LÉO DE BERNARD.



Le commandant Franchetti, blessé mortellement le 2 décembre.

située dans le chemin creux qui mène de Bry-sur-Marne à Saint-Maur. Cinq de ses éclaireurs avertis, arrivèrent auprès de lui, le descendirent de cheval et assistèrent au pansement de son horrible blessure.

Pendant que deux chirurgiens appliquaient de la charpie et des éclisses sur la plaie, Franchetti causait avec ses compagnons d'armes et leur disait : « Allez, mes enfants, allez, marchez. La victoire va son train. »

Il sentait que tout était fini pour lui. « Qu'on dise bien à ma femme, à mes enfants, que je meurs en Français, ajouta-t-il en s'adressant à ses éclaireurs. Quant à vous, restez unis et maintenez l'escadron. » Puis sans proférer une plainte, il murmura se parlant à lui-même : « Tu l'as voulu, ne t'en plains pas. »

Il l'avait bien voulu, poussé par le grand amour de la patrie qui le tenait au cœur.

Il avait déjà payé sa dette à la France; il avait

LE GÉNÉRAL LADREIT DE LA CHARRIÈRE

Le général Ladreit de Lacharrière est tombé à la tête de ses troupes, le 30 novembre, au moment où il conduisait ses colonnes à l'assaut de la redoutable position de Montmesly.

Il s'était avancé jusqu'à trente mètres des lignes prussiennes, et criait : En avant ! au moment où il a été frappé.

Jusqu'à ce jour, il avait impunément bravé les balles des Arabes en Afrique et la mitraille en Italie. Il était connu par sa brillante conduite à Magenta. Il est venu mourir sous les murs de Paris, dont l'investissement faisait bouillir de rage son grand cœur de soldat. C'était un rude ennemi des Prussiens, et nous sommes convaincu

qu'en mourant il n'a eu qu'un seul regret, celui de ne pas leur avoir fait sentir tout le poids de sa haine patriotique.

Les funérailles du général de Lacharrière ont eu lieu le 6 décembre à l'église Saint-Jacques-du-Haut-Pas.

Le deuil était conduit par M. le docteur Ladreit de Lacharrière, son neveu.

C'est le général de Martimprey, son compagnon d'armes, qui a reçu le corps à l'hôtel des Invalides, dont il est le gouverneur.

Trois compagnies d'invalides, en grand costume et portant la lance enroulée de crêpe au poing, ont déposé le cercueil dans le caveau des gouverneurs, où il reposera provisoirement.

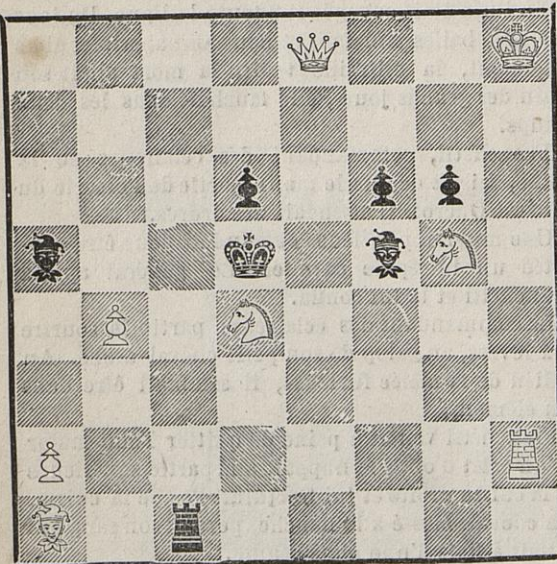
Le général Ladreit de Lacharrière est tombé en héros. Il est un de ceux que la France ne saurait oublier, car il est mort pour sa délivrance.

M. V.

ÉCHECS

PROBLÈME N° 356

COMPOSÉ PAR M. F. HEALEY



Les blancs font mat en trois coups.

Rectification Une erreur s'est glissée dans l'énoncé du problème précédent. Ce problème doit porter le n° 355; il est composé par M. L. de Bilow, et les blancs font mat en cinq coups.

P. JOURNOUD.

EN VENTE A LA LIBRAIRIE E. LACHAUD
4, place du Théâtre-Français, à Paris

L'INVASION 1870, par ALBERT DELPIT. — Un beau volume in-18. — Prix, franco, 2 francs.

DES CONSEILS DE FAMILLE. — Leur organisation et leurs attributions, conformément aux lois, décrets et arrêtés sur la Garde nationale, commentés et interprétés par M. FEYTAUD, avocat. — Une brochure in-8°. — Prix 40 centimes.

CARTE DES SECTEURS ET DE L'ENCEINTE FORTIFIÉE. — Une belle carte coloriée, pliée et renfermée sous une couverture imprimée. — Prix : 30 centimes.

LIVRET DU GARDE NATIONAL, constatant son identité et ses états de services. — Prix : 25 cent.

LES MARCHES MILITAIRES DE LA GARDE NATIONALE. — Instructions à suivre en exécution de l'instruction sommaire donnée par le gouverneur de Paris le 22 octobre 1870.

Itinéraire. — Sortie de l'enceinte. — Avant-garde. Colonne en marche. — Mouvements en bataille. — Haltes. — Chemins de traverse. — Défilés. — Mardage. — Embuscade. — Discioline des troupes en marche. — Règles du tir. — Prix : 20 centimes.

LE RÉPARATEUR A BASE DE QUINQUINA, rend progressivement aux cheveux et à la barbe leur couleur primitive. Envoi franco de la BROCHURE, 11, rue de Trévise, Paris.

RÉBUS



(DUC DE MAGENTA)

EXPLICATION DU DERNIER RÉBUS

Ce que l'on donne dans ce monde est rendu dans l'autre.

PARIS. — IMPRIMERIE JANNIN, 13, QUAI VOLTAIRE